

MIRACLE DU SAINT ET GLORIEUX GRAND-MARTYR GEORGES,
BÉNIS, PÈRE ¹

1. *Sur la construction de l'église et la colonne*

En Palestine, dans la bourgade qui fut la patrie de saint Georges, là où repose la relique du saint, l'Empereur, ayant décidé de reconstruire l'église fondée sous son nom et de l'élever à plus de beauté, envoya l'un de ses officiers, après lui avoir remis de grandes sommes, et lui ordonna de fournir à la dépense aux frais du trésor, lui ayant recommandé de bien diriger la construction le plus vite possible. Cet homme donc s'en alla et, une fois jetés les fondements, entreprit l'ouvrage. Or, comme il était en manque aussi de colonnes, il allait çà et là, cherchant où il pourrait bien trouver des colonnes qui fussent dignes de l'église : la région en effet n'était pas propre à y ouvrir une carrière. Quand on l'eut averti d'un pays lointain qu'il y avait là abondance de pierres, il se rendit sur le champ au lieu indiqué, et, y ayant trouvé des colonnes tout à fait belles, il fit aménager des radeaux et songea à les faire transporter par mer.

Or une certaine veuve, qui se trouvait sur la place, y menant une vie irréprochable, et qui était éprise d'un grand amour pour le martyr, lui avait fait vœu de fournir à ses frais une très belle colonne pour son église. Ayant trouvé une colonne qui ne le cédait en rien à ce qu'elle désirait et l'ayant achetée, elle s'approcha de la mer et se mit à supplier l'officier d'embarquer sur le radeau cette colonne aussi en plus des autres. Mais il repoussa sa demande, disant qu'il ne fallait pas mêler à la libéralité de l'Empereur le don d'une veuve, ni charger sur le radeau construit aux frais de l'État le pesant cadeau d'une femme privée. Il laissa donc cette colonne sur la place, et, ayant embarqué seulement sur le radeau les colonnes impériales, il mit à la voile. Cependant la femme, en se voyant ainsi méprisée avec son cadeau, disait au saint avec grands gémissements : « Hélas, saint martyr du Christ Georges, pourquoi n'as-tu pas accepté ce pauvre mien don que voici, à l'imitation de ton Maître ? Pourquoi n'as-tu pas satisfait mon cœur à cette occasion ? Ne sais-tu pas combien est grande la confiance que j'ai en toi ? Ne sais-tu pas combien ardent mon amour pour toi ? Maintenant je sais que tu es en courroux contre mon âme. Maintenant je sais que tu m'as dépouillée de ta protection. »

Alors qu'elle se lamentait ainsi, voici que lui apparaînt un soldat à cheval, qui lui demanda la cause de tant de pleurs. Quand elle le lui eut dit, il répondit : « A quel endroit de l'église voulais-tu placer cette colonne ? » – « Comme seconde colonne, Seigneur, dit-elle, dans la travée de droite. » L'apparition alors descendit de cheval, et de son doigt inscrivit sur la colonne, selon les propres termes de la femme : « Que cette colonne de la veuve soit placée la seconde dans la travée de droite de l'église ». Puis il dit à la femme : « Pendant que je soulève un bout de la colonne, pousse toi-même, femme, l'autre bout. » Frappée de stupeur elle saisit l'autre bout, et aussitôt elle vit la colonne qui prenait sa course vers la mer. Sur le champ, celui qui lui était apparu sous l'aspect d'un soldat disparut. Alors, remplie de crainte et d'émerveillement, assurée que c'était le saint, la femme rentra chez elle, remerciant Dieu et le saint martyr.

Cependant la colonne, transportée sur la mer, avait devancé les colonnes du radeau impérial, et elle gisait sur le rivage, portant, comme si on les y avait gravées, les lettres qu'y avait inscrites la main du saint. L'officier impérial préposé à la construction vit ces lettres, reconnut la colonne, et, dans sa grande admiration de la foi de la veuve, il fut comme hors de lui-même, et il louait Dieu et célébrait le pouvoir du martyr. Sans retard aucun, il accomplit l'ordre qui lui avait été donné par le saint au moyen de ces divines lettres.

Quand à nous, après avoir imploré le grand athlète de nous secourir au plus vite, nous allons passer à un autre récit de ses miracles.

2. *Autre miracle du grand martyr Georges, sur des Sarrasins.*

Dans cette même bourgade où nous avons dit qu'eut lieu le précédent miracle, les Sarrasins un jour dressèrent leur camp, après avoir fait prisonniers tous ceux qu'ils avaient rencontrés. Ils y fixèrent leurs tentes et se reposaient là, se livrant à des beuveries et à des orgies. Et quelques-uns d'entre eux en vinrent à un tel degré d'impudence qu'ils déjeunèrent à l'intérieur de cette admirable église où gisait le corps glorieusement triomphant du martyr, et, une fois, ivres, y dormirent, puis jouèrent aux dés. Ensuite, tendant leurs arcs, ils lançaient leurs traits contre les icônes des saints placées au haut de l'église. L'un des prisonniers, ayant pris liberté de parole devant eux, leur dit qu'ils ne devaient pas agir si vilainement contre les saints. « Puisque, dit-il, le

¹ Collections grecques de miracles A.J. Festugière (1971)

martyr, dont cette église se glorifie de porter le nom, a été un soldat invincible, il peut jusqu'à ce jour punir ses ennemis de leur méchanceté.» Eux, pris d'un très joyeux éclat de rire, répondirent à cet homme : «Et lequel est-ce donc de ceux-ci ? Indique-le nous.» Alors il leur montra du doigt, placée en haut, l'image du saint fixée au monument en mosaïque tout à fait brillante, recouverte d'une cuirasse militaire, chaussée de cenémides d'airain, tenant en main une lance guerrière et jetant un regard foudroyant sur ceux qui lui font face. Aussitôt l'un des Sarrasins, ayant dirigé en droite ligne sa javeline contre cette vénérable image, la fit partir. Mais la javeline, ayant dévié de la course droite, revient en arrière, et, ayant frappé celui qui l'avait lancée au milieu du cœur, s'enfonça dans le dos. Et comme il était aussitôt tombé et avait expiré, les autres ennemis virent que l'image du saint avait étendu le bras. Pris d'une terreur extrême à cette vue, les Sarrasins s'enfuirent. Comme frappés d'un glaive, les uns périssaient dans leur fuite, d'autres, se foulant mutuellement aux pieds, perdaient leurs misérables vies, d'autres enfin, auxquels il fut permis de se procurer par la fuite le salut, se dispersèrent dans leurs patries, où ils célébraient le pouvoir du saint. De ce moment, aucun ennemi n'osa plus s'approcher de ce saint sanctuaire, mais c'est avec tout respect et grande crainte et révérence que, lorsqu'il leur faut passer le long de cette église, ils s'avancent en magnifiant la puissance de celui qui y demeure.

Quant à nous, célébrant en ce cas aussi le Dieu qui par le saint accomplit ses miracles, décrivons le mieux possible un autre exploit débordant de bonté de notre valeureux héros.

3. Autre miracle, sur le jeune homme qui avait été emmené loin de la Syrie

Comme une armée des Agaréniens avait fait un jour une incursion sur le territoire de la Paphlagonie, qu'ils avaient pris beaucoup de prisonniers et rassemblé un butin énorme, il arriva que fût au nombre des prisonniers un jeune homme appartenant au clergé du *martyrium* du saint situé au village nommé Phatris par les habitants du lieu. Tous les prisonniers ayant donc été conduits vers le chef impie de l'armée, et les uns ayant été l'ouvrage du couteau, les autres livrés par le chef en esclavage, ce jeune homme, comme il paraissait plus beau que les autres, fut placé comme esclave au service du chef. Quand donc le maître de ce jeune homme fut rentré chez lui, il essaya de lui faire apostasier la foi des chrétiens. Comme pourtant il n'arrivait pas à le persuader, il ne le livra pas au bourreau, mais, l'ayant privé de son service plus intime, il l'envoya pour assister les cuisiniers, ayant donné ordre qu'il portât l'eau et coupât le bois. Et ce jeune homme, considérant de quel beau service du martyr il était tombé à quel triste esclavage des perfides, ne cessait de supplier avec larmes le saint d'avoir pitié de lui en sa misère et de tendre une main secourable à celui qui avait besoin de son secours.

Alors donc que la confiance du jeune homme dans le grand serviteur du Sauveur croissait de jour en jour et qu'il ne pouvait se rassasier de pleurer, un jour que, tard au soir, il allait vers sa couche et passait le long de la porte de la cour, il entendit quelqu'un qui, du dehors, l'appelait par son nom. «Qui es-tu, Seigneur ?» dit-il. L'autre disait qu'il lui était connu et qu'il désirait le voir. Le jeune homme, sans aucune hésitation, tout étonné seulement que, se trouvant au dehors, l'autre l'eût vu qui était au dedans, trouva le portail. Il voit un homme à cheval, jeune d'âge, resplendissant de beauté. Après l'avoir salué, il chercha à savoir plus exactement si, de quelque manière, l'autre pouvait le reconnaître. Mais l'autre, comme apparemment pour l'embrasser, se pencha. Et tandis qu'il le saisissait, l'ayant soulevé de dessus terre, il le mit sur le cou du cheval. Ayant lâché les rênes au cheval pour la course, il partit au plus vite. Au bout de peu de temps, ayant fait descendre du cheval le jeune homme, le prenant par la main il le conduisit dans une certaine demeure. Puis il l'embrassa et disparut. Le jeune homme donc, dans le grand embarras où le plongeait l'affaire, et comme totalement paralysé par la stupeur, finit par s'endormir, sans savoir ni ce qui lui était arrivé ni le lieu ou la maison où il se trouvait.

Au petit jour, un homme étant entré dans la maison avec une lampe, le jeune homme l'aperçut et, s'étant levé, alla à sa rencontre. Quand l'homme l'eut vu vêtu de la robe des Agaréniens, saisi d'effroi et soupçonnant que c'était un voleur, il fut troublé et se mit à crier. Pareillement ce jeune homme, à la vue de l'intrus, qui avait l'apparence d'un chrétien et qui était vêtu de la robe du clergé, frappé lui aussi de stupeur, se mit à crier. Des individus arrivèrent en courant, s'emparèrent du jeune homme et lui demandèrent qui il était, et d'où, et comment il était entré là, toutes portes fermées. Tout tremblant, il leur raconta en bon ordre toute l'affaire. Et comme ils entendaient ce qu'il leur disait, leurs visages ruisselaient de larmes et ils observaient les traits du jeune homme : car ils appartenaient presque tous, comme lui, au clergé du *martyrium* du saint. Quand ils l'eurent reconnu pour être vraiment celui qu'il disait, après avoir éclaté en louanges du Dieu qui accomplissait de tels miracles par son saint martyr, ils expliquèrent la chose au jeune homme : «En vérité, disaient-ils, c'est ici l'église du saint martyr Georges, de laquelle tu

as été enlevé comme prisonnier.» Alors, revenu à lui-même, assuré que ce qui était arrivé était bien réel, avec eux tous il se mit, en pleurant, à louer le Seigneur, et désormais il proclamait tout le temps les miracles du très grand Athlophore.



4. Récit du prodigieux miracle accompli par le saint et très glorieux grand martyr Georges pour un adolescent emmené en captivité et sauvé contre tout espoir.

Je veux que vous sachiez, ô congrégation amie du Christ, saint auditoire, que les habitants du pays de Paphlagonie ont une très grande foi dans le très glorieux grand martyr Georges et qu'ils l'aiment d'un brûlant amour, en sorte qu'ils ont bâti en son honneur des églises majestueuses, qu'ils s'empressent, dans leur ferveur, de l'y vénérer assidûment, et qu'ils célèbrent ses fêtes et panégyries en toute foi et rectitude, principalement ceux qui demeurent en la région d'Amastris, comme le récit qui suit va le montrer.

Ainsi par exemple, en un certain lieudit du Fleuve ou de l'Oikiakos, est consacrée au saint une église très belle et vénérable, où tous ceux qui accourent avec foi obtiennent promptement leurs demandes. Il y avait là un certain personnage du nom de Léon, pieux et craignant Dieu,

abondamment pourvu des biens de fortune. Il avait une femme tout à fait digne, nommée Théophanô, qui se conformait à lui quant au choix d'une vie vertueuse. Tous deux avaient voué au saint grand martyr une foi sans ombre de doute et un brûlant amour, ils étaient continuellement assidus à sa très sainte église et célébraient chaque année, avec de grands sentiments de tendresse, sa *mémoire*, s'étant mis sous son patronage et le tenant pour gardien, protecteur et curateur de tous leurs biens. Ce personnage était inscrit dans les registres de l'armée et il se montrait irrémisiblement appliqué à son service.

Il leur naquit un enfant mâle; ils lui donnèrent nouvelle naissance par le saint baptême, avec une foi sans mélange, dans la très vénérable église du saint grand martyr, et, sous le charme de leur amour pour le martyr, ils le nommèrent Georges. Quand le petit Georges eut été sevré, ils le confièrent au prêtre du lieu, le prosmonaire de la très sainte église du martyr, pour qu'il apprit les Saintes Lettres. Ils l'élevaient, selon le mot de l'Apôtre (Éph. 6,4), en usant de corrections et sermons inspirés du Seigneur, le nourrissaient comme une jeune branche verdoyante, se réjouissaient de sa bonne mine, de son intelligence, de sa conduite régulière, et ils suppliaient le saint de lui donner entendement et de le conforter et guider vers ce qui est meilleur et qui assure le salut. Ainsi fortifié par les intercessions du saint, comme il était d'un bon naturel, très prompt à apprendre et heureusement doué, non seulement l'enfant était assidu à l'étude des lettres, mais encore il persévérait, résolument et avec zèle, dans les prières de règle, et du jour et de la nuit, en sorte qu'il se rendit aimable à tous et qu'on le chérissait unanimement.

Sur ces entrefaites, il survint contre nous, les chrétiens, un très violent soulèvement des peuples de l'Occident, je veux dire des Bulgares, Hongrois, Scythes, Mèdes et Turcs, en sorte que non seulement il s'en fallut de peu que les contrées qui les avoisinaient ne fussent dévastées, mais qu'ils délibéraient même de ravager notre Ville impériale protégée de Dieu, n'eût été que la bienveillance et la providence du Tout-Puissant n'eût rendu vains leurs desseins. Ceux qui tenaient le sceptre des Romains mettent partout à leurs postes ceux qui étaient sous leurs ordres et qui commandaient aux armées romaines. Alors donc que pressait cet ordre irréfragable et onéreux, le susdit militaire Léon, qui était avancé en âge, ne put fournir son service à l'armée et faire campagne. C'est pourquoi il délibéra, bien que malgré lui et de mauvais cœur, d'envoyer à sa place, pour remplir son service à l'armée, son fils unique Georges, qui était tout jeune et commençait seulement l'âge de l'adolescence. L'ayant emmené avec sa mère, ils se rendirent à l'église du saint martyr et là, en se lamentant, ils supplièrent le martyr en ces termes : «Saint martyr du Christ Georges, nous te confions notre fils unique et très cher que voici, ce fils que, par amour pour toi, nous avons nommé Georges. Toi, préserve-le, toi, dirige-le, toi, fais lui faire bonne route et rends-le nous intact et sans dommage, pour que nous t'adressions, plus intenses encore, notre foi en toi et notre gratitude, dans la pensée qu'en toutes choses nous avons en toi un gardien vigilant et un défenseur.»

Quand ils eurent, d'une voix frémissante et pleine de douleur, prononcé ces supplications et prières, et d'autres encore, ils envoyèrent, non sans larmes et plaintes, leur fils Georges avec les autres soldats, et ils ne cessaient, nuit et jour, d'invoquer pour lui le saint, le pressant instamment de l'accompagner en ses courses, de le fortifier, de veiller avec providence sur son salut, pour qu'ils le reprissent sain et sauf.

De toute province, de toute région placée sous le commandement des armées impériales, se rassembla une foule infinie de soldats, et ils rencontrèrent l'ennemi dans le pays des funestes peuples plus haut nommés, en un lieu incommode près de la mer. Toutes ces troupes, les ennemis en armes les frappèrent de panique par une attaque soudaine et les anéantirent, et cela, selon moi, à cause de la masse énorme de nos péchés et de nos crimes, par les jugements inscrutables et incompréhensibles de Dieu – seul les connaît Celui qui nous a créés et qui nous conduit – par lesquels il arriva que se produisit l'écroulement des chrétiens. Les uns périrent par le glaive, d'autres furent noyés dans la mer, d'autres trouvèrent une mort violente écrasés et foulés aux pieds par les chevaux ou, d'une façon ou de l'autre, succombèrent par toutes sortes diverses de morts. D'autres, faits prisonniers, jetés dans des cachots ténébreux et des prisons, pressés par la faim et la soif et accablés de mauvais traitements, perdirent misérablement la vie. D'autres furent distribués entre les soldats pour de cruels esclavages, et c'est à peine si, de ce grand nombre, quelques-uns, ayant fui, furent sauvés. Cependant, gardé par le secours de Dieu, la providence du martyr et les prières de ses parents, l'enfant Georges fut conservé tout du long sain et sauf. Il ne reçut aucun coup d'épée, ne subit aucun accident, n'éprouva nulle blessure mortelle, mais fut fait captif par un certain chef des tribus barbares. Et comme celui-ci avait vu qu'il était de très noble mine et beau, quand il eut été emmené dans sa tribu, il ordonna qu'il fût placé à son service comme son esclave particulier, à l'abri des chaînes et du fouet. L'enfant ne cessait de remercier Dieu et le saint grand martyr Georges d'avoir été conservé jusqu'à ce jour

vivant et sans dommage, et il accomplissait résolument et avec zèle son service auprès du maître, mettant tous ses soins à lui plaire.

Cependant, comme beaucoup de temps déjà avait passé sans que ce fils leur eût été rendu, ses parents commencèrent à être déchirés et consumés dans leurs entrailles charnelles et à se lamenter avec force plaintes et gémissements. Le père faisait entendre ces paroles: «Hélas hélas, unique et très cher enfant, hélas, rafraîchissement de ma vieillesse ! Pourquoi ne suis-je pas allé moi-même, parce que vieilli et impuissant, à mon service habituel à l'armée, pourquoi n'ai-je pas été sacrifié moi-même en victime inutile aux ennemis ? Pourquoi ne t'ai-je pas laissé à la maison comme une jeune plante, pour être la consolation et le délassement de ta mère et l'heureux espoir de ma race ? Hélas, que faire, que penser, quel soulagement trouver à ma vieillesse ? Qui vais-je laisser après moi comme héritier de mes biens ? Qui me soignera dans mes infirmités et mon vieil âge, qui, lorsque je serai mort, me livrera au tombeau et fera commémoration de moi ? Malheur à moi, misérable ! Avec quel chagrin ma vieillesse descendra vers l'Hadès !» De son côté, plus lamentablement encore, sa mère elle aussi prononçait ces plaintes : «Hélas, mon très doux enfant ! Hélas, consolation de mon âme ! Hélas, lumière de mes yeux ! Quel thrène vais-je chanter sur toi, par quels mots déplorer ma privation de toi ? As-tu péri par le glaive, ou foulé aux pieds par des chevaux ? T'es-tu noyé en mer, ou es-tu resté enfoui sous des corps écroulés sur toi ? As-tu été enfermé en des cachots et prisons, es-tu mort consumé par la faim et la soif ? Dois-je te compter au nombre des vivants, ou faire mémoire de toi comme d'un mort ? Qui me donnera des ailes de colombe, et je volerai, pour qu'étant allée au lieu-même j'explore dans les écroulements des cadavres, et puisse reprendre si peu que ce soit de tes membres, de tes os très chers, et les rapporte ici pour être enterrée avec toi à l'heure de ma sortie ! Car si tu étais mort ici, enfant chéri, plus supportable serait ma peine, puisque mes propres mains t'auraient enseveli, que je t'aurais livré au tombeau, et, pour me consoler un peu, me serais assise, tout en pleurs, près de ta tombe.»

Telles étaient, et plus nombreuses encore, les lamentations que faisait entendre, d'une voix gémissante, la mère, comme il est naturel que gémissent en sa peine une mère qui aime son enfant, lorsqu'elle est privée et séparée d'un fils unique et très cher. L'un et l'autre pourtant, et le père et la mère, ne se bornaient pas à clamer leur douleur au foyer, mais, étant allés en hâte à l'église du martyr, ils y criaient, d'une voix plus triste encore et plus perçante, leurs plaintes en ces termes : «Saint martyr de Dieu, est-ce dans l'attente de ces choses que nous t'avons confié notre fils unique très aimé, pour qu'il devienne la proie des oiseaux et des bêtes ? Est-ce ainsi que tu récompenses les chaudes supplications et prières que, chaque jour, nous t'adressions ? Même si tu n'as pas voulu avoir compassion de notre vieillesse, pourquoi n'as-tu pas eu pitié de la jeunesse du garçon ? N'est-ce pas ici, en ton temple très saint, que notre fils a reçu la grâce du saint baptême ? Ne lui avons-nous pas donné ton précieux nom ? N'avons-nous pas, chaque jour, adressé pour lui, par ton entremise, nos demandes à Dieu ? Pourquoi, grand martyr Georges, as-tu méprisé notre pitoyable condition ?» Tandis que les parents poussaient ces gémissements, et d'autres pareils, à part eux et à l'adresse du saint, non seulement ils excitaient aux larmes leurs familiers, amis et voisins, mais on peut bien dire qu'ils eussent amené les pierres même à pleurer avec eux.

Pareillement aussi l'enfant Georges, dans la captivité et l'esclavage où il se trouvait, prononçait d'un cœur sincère, en gémissant, des plaintes analogues ou de plus nombreuses encore, en ces termes : «Saint martyr du Christ Georges, n'est-ce pas à toi que m'ont confié mes parents, n'est-ce pas en ton très saint temple que j'ai reçu le saint baptême et que j'ai été appelé de ton nom, n'est-ce pas en lui que j'ai appris les Saintes Lettres ? Pourquoi donc as-tu méprisé la prière et supplication de mes parents, et as-tu accepté que je fusse emmené en esclavage et eusse à souffrir bien des maux dans la contrée étrangère et inculte de ce peuple très impie et brutal, sans avoir eu ni compassion des larmes de mes parents ni pitié de ma jeunesse ? Pourtant, ne fût-ce qu'à partir d'aujourd'hui, ne m'abandonne pas ici, faisant tourner en douceur l'humeur sauvage de ces gens et portant consolation, en ami compatissant, à mes parents.»

Sur ces entrefaites, voici que revenait la fête annuelle du martyr, que, dans leur foi et leur amour, les parents de l'adolescent captif avaient coutume de célébrer avec éclat chaque année. A mesure donc qu'approchait cette fête, tout en poussant plus instamment leurs cris de plainte, ces parents ne montraient pas moins de zèle à la célébrer comme d'habitude d'un cœur gentil avec grande ardeur et foi. Une fois donc arrivée la sainte *memoria* du glorieux martyr, après la psalmodie de vêpres, se conformant eux aussi à la coutume qu'ont les gens de là-bas de dresser une table pour leurs proches, ils invitèrent à leur table, où abondaient force bons mets, tous les amis et parents, et les pauvres et quiconque se présentait par chance. Tout ce monde étant donc assis à table, on ne parlait de rien d'autre que de l'enfant. Les parents se lamentaient, disant : «A

la dernière fête du saint martyr, notre très cher fils Georges aussi était là, servant à boire aux amis et festoyant avec eux.» Ce qu'entendant de la bouche des parents, les gens de la famille partageaient leurs larmes et gémissements, les amis et tous les assistants cherchaient à les consoler, émus eux aussi de tristesse et de chagrin et compatissant à leur peine.

L'enfant Georges savait lui aussi, dans sa captivité qu'en ce soir-là avait lieu la *memoria* du saint. Et, comme il était près du fourneau de cuisine, accomplissant, comme à son ordinaire, le service de l'eau chaude, il se tenait là fondant en larmes, les yeux baissés, se faisant en lui-même cette réflexion : «A cette heure, dans ma maison, mes parents sont sur le point de célébrer la fête du saint et les amis et voisins qui se trouvent là vont s'asseoir à table. Et moi, pauvre prisonnier, j'étais là aussi avec eux aux commémorations passées, j'étais de la fête et me donnais de la joie. Mais encore, je me joignais à la congrégation dans sa très sainte église, rivalisant avec eux dans le chant des psaumes. Est-ce donc que moi seul, saint de Dieu, j'ai été trouvé indigne d'entrer dans ton temple? Est-ce que mes parents, quand ils célèbrent ta *memoria* et ne me voient pas, ne vont pas pleurer amèrement sur leur privation de moi ? Quels hymnes vais-je bien pouvoir t'offrir, moi, en ta fête ? Quels psaumes pourrai-je te chanter, si ce n'est des larmes inefficaces et des gémissements inexprimés sortis comme un torrent de feu de mon cœur plongé dans la peine ? Sauve-moi, père, sauve-moi, mère, sauvez-moi, vous tous amis, connaissances, gens de ma famille, souvenez-vous du prisonnier, soit que vous priiez pour un vivant, soit que vous vous lamentiez sur un mort.»

Alors donc qu'il songeait ainsi avec des gémissements inexprimés, discrètement et en silence, tout à coup ses compagnons d'esclavage lui ordonnent de tirer du fourneau de cuisine le vase d'eau chaude et de monter chez son maître. Il essuya les larmes de ses joues et, ayant pris le vase d'eau chaude – que, dans la langue de ce pays, on nomme habituellement *coucoumion* – bouillonnant et débordant, il s'empressa de monter à la table vers son maître. Or donc, comme il y allait, le glorieux martyr du Christ, l'ayant soulevé de là en l'air, le transportant en un clin d'oeil, le déposa au beau milieu de sa maison paternelle, où les amis et parents invités étaient assis à table, cependant qu'il tenait en main le susdit *coucoumion* comme venant tout juste d'être tiré du fourneau. Quand ils l'eurent vu soudain, vêtu de la robe bulgare et tenant en main le *coucoumion*, parents et tous les gens présents furent hors d'eux-mêmes et éclatèrent en grands cris. Ses parents, dans l'excès de cette joie inattendue, tombèrent face contre terre, sans voix; les autres l'embrassaient et le baisaient, et se mirent à l'interroger sur la façon dont il était revenu. Et lui, l'enfant, d'abord qu'il eut reconnu sa maison, ses parents, tous les gens qui étaient là, il demeura lui aussi stupide, sans rien comprendre à la chose. Cependant, étant revenu à lui-même et ayant calmé ses esprits, il se mit à leur raconter son affaire, parlant ainsi : «Moi, dit-il, je ne saurais vous en dire long. Tout ce que je sais, c'est qu'en cette minute même, en cet instant, je me trouvais en captivité et esclavage dans le pays de Bulgarie, et ceci, ce *coucoumion* que vous me voyez en main, je l'avais tiré bouillonnant du fourneau de cuisine et je devais le porter à la table près de mon maître. Et donc, comme j'étais arrivé à l'escalier qui mène à la salle, je vois au haut de l'escalier un homme à cheval, armé, sous l'aspect d'un chef de guerre, d'un éclat plus lumineux que le brillant du soleil, qui tout d'un coup me ravit, m'enlève, traverse l'espace avec la vitesse d'un éclair, sans que je ressente fatigue ni mouvement, sauf que, tandis que nous passions au-dessus de la mer, l'eau étant troublée sous les pieds du cheval comme une éruption cutanée, il me semblait entendre une sorte de bruit qui se formait distinctement dans l'eau. Et ensuite, après avoir volé à travers une lumière éclatante sans nulle fatigue ni peine, en un clin d'œil nous nous trouvons de nouveau sur la terre, sans que je sache où je suis ni comment j'ai voyagé : tout soudain, miraculeusement, contre toute attente, me tenant suspendu en l'air, il me dépose d'un coup ici, comme vous voyez, au milieu de vous, tenant en main ce *coucoumion*.»

Stupéfaits de ces paroles de l'enfant, les gens sortirent en courant de la maison, désireux de trouver celui qui l'avait sauvé et de le récompenser par les honneurs qui convenaient. Comme ils n'avaient trouvé ni saisi personne, de nouveau ils vinrent en course vers l'enfant, complètement abasourdis par l'étrangeté du miracle, surtout parce qu'ils lui voyaient en main le *coucoumion*, bouillonnant et écumant comme s'il venait tout juste d'être tiré du four. Quand ses parents se furent remis de leur évanouissement, ils se jetèrent au cou de leur enfant, ils l'embrassaient en versant de chaudes larmes et, tandis qu'ils l'observaient plus distinctement, ils étaient en doute, songeant en eux-mêmes et disant : «Est-ce vrai, est-ce là vraiment notre enfant ? Est-ce réellement notre fils que nous voyons ?» Voilà ce qu'ils disaient, et que ne disaient-ils pas encore, quelles marques de reconnaissance ne donnaient-ils pas pour le prodige accompli en leur faveur, pour la vigilance et le brûlant secours du très glorieux martyr Georges ! Ainsi donc, ayant tourné leur douloureuse et très affligeante peine en un extrême excès de joie, tous louaient le Seigneur Dieu surabondamment bon et bienveillant qui accomplit de tels prodigieux miracles par

l'entremise de ses saints serviteurs et martyrs; et, tandis qu'ils remerciaient aussi le très illustre athlophore Georges, pour sa gloire, pour lui donner une marque d'honneur qu'on se rappelât toujours, pour qu'on racontât une chose si digne d'éloge, ayant mélangé à du vin l'eau chaude miraculeuse rapportée de captivité par l'enfant Georges, ils en burent en hommage au saint martyr.

Mais écoutez, mes frères, un nouveau miracle en plus du précédent. Ce *coucoumion* rapporté de la captivité n'était nullement très grand, mais tout à fait petit. Les gens rassemblés en la fête du saint étaient en revanche très nombreux. Or non seulement il donna assez à boire à ceux qui étaient assis à table, mais encore à ceux qui se trouvaient là et qui servaient et à tous les gens de la maison et à tous les autres qui étaient survenus et s'étaient rassemblés alors pour la fête, et l'eau chaude ni ne s'était diminuée ni ne s'était refroidie bien que venue d'une si grande distance, mais elle continuait à bouillir et à bouillonner comme sous l'impulsion d'un feu très violent. Ô merveille ! De même en effet qu'au temps du prophète Élie la poignée de farine et le cruchon d'huile de la veuve hospitalière et très pauvre ne furent pas diminués (3 R 17,16), de même non plus la communication de l'eau chaude dans ce très petit *coucoumion* ne fut aucunement en défaut, mais elle suffit à tous, comme j'ai dit, bien que libéralement distribuée. Et de même que le déluge d'eau sur les bûches n'a pas éteint le feu miraculeusement allumé par le même prophète Élie (3 R 17,32 ss.), de même aussi la force du feu divin, par l'intercession toute brûlante et la puissance du martyr, continuait d'échauffer le vase d'eau chaude et de le rendre brûlant.

Quand tous donc eurent bu, comme j'ai dit plus haut, en hommage au saint martyr et qu'ils se furent rassasiés, leur joie augmenta encore, et ils louaient le Christ notre Dieu et lui rendaient grâces. Joyeux ensemble et pleurant et inondant le sol des larmes de leur contentement, ils prirent l'enfant et l'amènèrent au très saint temple du martyr et ils criaient au saint des paroles de reconnaissance, en ces termes : «Nous rendons grâces, saint de Dieu, à ta très chaude intercession et assistance, de ce que tu n'as pas méprisé notre prière ni nos larmes, mais as rempli à fond ton engagement et nous as rendu notre fils sain et sauf en lui assurant le salut. Pardonne-nous pour les paroles méchantes et injurieuses que nous t'avons adressées d'abord, pardonne-nous, martyr du Christ, car tu es bienveillant et compatissant en toutes choses. C'est malgré nous que nous disions choses inconvenantes, douloureusement émus de la peine de notre cœur et transpercés dans nos entrailles de chair.»

C'est ainsi, et plus encore, qu'ils suppliaient le saint. Puis ils passèrent toute la nuit sans sommeil, et, ayant fait de sa fête et commémoration un sacrifice d'actions de grâces plus brillant encore, ils donnent dans le temple du saint ce *coucoumion* rapporté de captivité, pour servir dans le sanctuaire au mystère d'union du corps immaculé et du précieux sang du Christ notre Dieu, en confirmation et témoignage auprès de ceux qui le verraient et entendraient le récit du prodigieux miracle. Quant à l'enfant Georges si extraordinairement sauvé, il était alors tout juste un adolescent. Maintenant, avancé en âge, il raconte lui-même le merveilleux miracle de salut accompli en sa faveur par le saint grand martyr Georges, et il n'a besoin de nul autre pour témoigner de la chose.

Extrait de l'Épilogue de l'Ambrosianus

Toi donc, très glorieux, très brillant Georges porte-couronne, puisque tu as liberté de parole bien reçue auprès de Dieu, notre Seigneur et Maître, qui préside sur nos combats et qui nous donne la couronne, excite à intercéder aussi pour nous qui te prions, tes compagnons de lutte et de martyre, protecteurs et défenseurs des chrétiens, *Étienne* le protomartyr sans rancune, le très illustre et très grand *Théodore*, le très endurant et très célèbre *Eustache*, le très valeureux et fameux *Procope*, le très louable et toujours exaucé *Démétrius*, le très sage et très brillant *Eustratios*, le très courageux *Pantéléimon* aux nombreux combats, le très résistant *Mercure* qui apporte guérison, l'illustre et très brillant *Artème*, le très auguste et très aimé *Ménas*, le très splendide et suprêmement beau *Thalélaïos*, le chœur aux quarante membres porte-couronnes des invincibles *Quarante Martyrs*, les très compatissants confesseurs du Christ et martyrs *Gourias*, *Samônas* et *Abibos*, et tous les athlètes soldats du Christ qui successivement triomphèrent dans le martyre.

5. Autre miracle (Sur les bœufs de Théopiste)

Écoutez, mes frères, un autre prodigieux miracle accompli par le saint grand martyr Georges en Cappadoce, au temps de notre très pieux empereur Théodose, lors de la précédente génération.

Il y avait en Cappadoce un homme du nom de Théopiste. Sa femme s'appelait Eusébie, et de fait elle était pieuse (*eusebès*). Sept ans s'étaient passés depuis sa virginité et pourtant ils n'avaient point d'enfant. Théopiste alla à son champ pour labourer. Pendant qu'il labourait avec ses esclaves, une paire de ses bœufs devait brouter de l'herbe. Or les laboureurs, s'étant couchés à terre, s'endormirent. Quand les bêtes eurent brouté l'herbe, elles se dispersèrent dans la campagne et disparurent. Théopiste, une fois réveillé, dit à son esclave : «Qu'est-devenue ma paire de boeufs ?» L'autre dit : «Par la vie de notre Dieu, je ne sais pas. Je me suis endormi après toi.» Théopiste se leva, chercha à la ronde jusqu'au soir, mais ne trouva rien. Rentré chez lui, il dit à sa femme : «Nous avons perdu une paire de nos bœufs.» – «Comment ?», dit-elle. Il dit : «Nous les avons déliés pour qu'ils broutent de l'herbe, mais nous nous sommes couchés et endormis. A notre réveil, nous n'avons rien trouvé.» Elle dit : «Tu ne les as pas bien cherchés partout à la ronde.» Il dit : «Crois-moi, femme, nous avons parcouru tout lieu à la ronde, mais nous n'avons rien trouvé.» Ayant fixé son regard vers le ciel, elle dit : «Rendons grâces à notre saint Dieu qui a pitié.» Le lendemain Théopiste dit à son esclave : «Prends notre seconde paire de bœufs et va labourer. Mais surveille-les bien. Moi, je m'en vais chercher à la ronde l'autre paire de nos bœufs.» Il partit donc, et, quand il eut cherché toute la semaine sans rien trouver, il rentra chez lui.

Ses voisins vinrent et se mirent à le railler, ils lui disaient : «Il ne t'appartient plus d'être un propriétaire puisque tu as perdu ta paire de boeufs.» Mais il souriait avec mépris. Ils lui dirent : «N'as-tu pas invoqué quelques saints, pour qu'ils aient pitié de toi, et te visitent, et que tu trouves les bœufs ?» Il dit : «Je les ais tous invoqués, et n'ai rien trouvé.» Un petit jeune homme, parmi eux, lui dit : «Invoque saint Georges, celui de Cappadoce, car il a le coeur chaud. Il ne lui a fallu qu'un petit vase d'huile pour délivrer un homme de la Syrie. Tout de même, toi aussi, tu trouveras tes bœufs.» Théopiste dit : «Par la vie de mon Dieu, si je trouve mes bœufs, j'en égorgerai un, et j'invite le saint à déjeuner. Mais pas de danger qu'il vienne en chair et en os, puisqu'il est mort. Et comment pourrait-il se donner du bon temps ?»

Dieu est bon et miséricordieux, «lui qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité» (I Tim 2,4) : il voulut manifester les miracles de son saint et persuader les hérétiques malveillants qui nient la résurrection, et il voulut donner une preuve visible de la visite du saint. Cette nuit-là, le saint apparaît à Théopiste et lui dit : «Théopiste.» Il dit : «Me voici, Seigneur.» Le saint dit : «Va sur la route, tu trouveras tes bœufs. Mais ce que tu as promis, fais-le vite. Invite-moi, et je viens.» A son réveil il dit à sa femme : «J'ai vu ceci et ceci en rêve.» Elle dit : «Va et vois si le saint te montrera quelque chose.» Étant allé, il trouva la paire de bœufs qui se tenait sur la route et broutait. Plein de joie et reconnaissant au saint, il les poussa et ramena chez lui. Sa femme, voulant l'éprouver, lui dit : «Peut-être n'étais-tu pas allé sur cette route ?» Il dit : «Crois-moi, je l'avais suivie d'un bout à l'autre et ne trouvais rien. Et c'est un bon bout de chemin, il y a plus d'un stade de marche.» Elle lui dit : «Remercions Dieu et le grand martyr Georges. Maintenant fais vite ce que tu as promis.» Il dit : «Égorgeons une chevrette, pour que nous célébrions la *memoria* du saint.» Ayant ainsi fait, ils célébrèrent la fête, pensant que cela suffirait au saint.

Cette nuit-là, le saint lui apparaît et lui dit : «Théopiste !» Il dit : «Qu'y a-t-il, Monseigneur ?» Le saint dit : «Est-ce pour cette chevrette que tu avais à m'inviter ? Tu le sais bien, est-ce que cette chevrette me suffit ? Fais vite ce que tu as promis, égorge ton bœuf et j'arrive. Sinon, tu t'en repentiras.» Au réveil, le voilà découragé, et il dit à sa femme : «J'ai vu ceci et ceci en rêve. Égorgeons un mouton et un agneau, le saint les acceptera.» De nouveau le saint lui apparaît cette nuit-là et dit : «Théopiste !» Il dit : «Me voici, Seigneur.» Le saint dit : «Est-ce pour ce seul mouton et cet agneau que tu avais à m'inviter ? Ne sais-tu pas que je suis comte, et qu'un peuple immense me suit ? N'est-ce pas de toi-même que tu m'as dit : *J'égorgerai l'une des bêtes au joug et j'inviterai le saint*. Je disais naguère que j'aurais amitié avec toi en me contentant d'un seul bœuf, mais j'en ai assez de toi. Si tu n'égorges pas tes deux paires de bœufs et tout ce que tu as de moutons et de porcs, je n'irai pas déjeuner chez toi, mais je prierai le Seigneur, et toi et ta maison, je vous consumerai par le feu.»

Au réveil, saisi d'une crainte extrême, il s'écrie à voix forte : «Hélas, que faire ? Qui est celui qui m'est apparu en songe ? N'est-ce pas un fantôme, et qui se moque de moi, pour que je perde d'un coup tout mon bien, et que, moi et ma femme, nous soyons des pauvres ? Ne sont-ce pas là les paroles du saint : *Égorge toutes tes bêtes, et je viendrai déjeuner* ? Comment est-il possible qu'un cadavre vienne déjeuner ? Je ne ferai pas cela, pour détruire mon honneur. Plût au ciel que je n'eusse pas du tout trouvé les bœufs !» Sa femme Eusébie l'encourageait par des

paroles de consolation, disant : «Dieu te pardonne, de ce que tu penses que le saint soit un fantôme. Tu exténues le sens de la visite du saint. Peut-être doit-il nous enrichir, comme il en a enrichi beaucoup d'autres.» Il se rasséra quelque peu en son cœur. Sa femme Eusébie reprit : «Monseigneur, suppose que nous ne les ayons pas trouvés. Suppose qu'il y ait eu une tempête, et que nos vingt moutons, nos dix cochons s'en soient allés. Suppose que de ce moment nous ne les ayons plus. Ne t'en fais pas, car le saint nous les rendra.» Lui pourtant refusait de l'entendre, mais demeurait sans manger ni boire, à cause du chagrin qui avait fondu sur lui.

Cette nuit-là le saint lui apparut, assis sur un cheval blanc, tenant aussi la précieuse croix, et lui dit : «Homme, tu as un démon, toi qui dis que je suis un fantôme.» Cependant il lui montrait aussi la précieuse croix et il lui dit : «Par la puissance de mon Christ, si tu ne fais pas comme je veux, je t'enverrai un feu venu de Dieu, et je vous consumerai, toi et ta maison, dans les flammes.» Et comme il lui montrait aussi de terribles châtements, il lui dit avec menaces : «Appelle-moi beaucoup de riches et de pauvres pour que tu les serves à table.» Au réveil, saisi d'une grande crainte, il s'écria à voix forte : «Je ferai ce que tu ordonnes, Monseigneur, non seulement j'égorgerai mes bêtes, mais moi, et tout ce que j'ai, nous sommes à toi.»

Il donna ordre à ses esclaves et à ses parents, en ces termes : «Égorgez toutes mes bêtes : car j'ai vu en rêve ceci et ceci.» Eux se disaient en eux-mêmes : «Est-il peut-être devenu fou, pour qu'il veuille détruire son honneur ?» Cependant, égorgeant les moutons, les porcs et ses paires de bœufs, ils préparèrent le déjeuner et du vin, pour qu'il y en eût en suffisance pour le repas. Il invita des pauvres et beaucoup de gens de son village, et il invita aussi les prêtres qui du soir au matin chantent l'office canonial du saint. Ceux-ci, après avoir accompli la liturgie dans les nombreuses églises du saint, vinrent pour le déjeuner. Et quand ils eurent fait la bénédiction, ils s'assirent à table, attendant la venue du saint.

A cette heure même il se fit un grand bruit de sabots et un grand tumulte. Et aussitôt apparurent plus de trente jeunes gens à cheval, qui disent : «Notre comte arrive.» Pendant qu'ils le disaient, en voici d'autres plus nombreux qui crient : «Théopiste, le comte arrive, sors à sa rencontre.» Étant sorti en grande frayeur, il demande : «Qui est-il, Messieurs ?» Ils lui disent : «C'est un jeune comte. Sa race est de Cappadoce, et il vient ici pour déjeuner.» Ils lui disent aussi : «L'Empereur, le tenant pour un serviteur utile, non seulement lui a donné le titre de comte, mais l'a chargé de tout surveiller.» Le jeune paysan, frappé de stupeur, dit à l'envoyé : «Peut-être n'aurai-je ni assez de pain ni assez de vin pour que ces gens-là soient rassasiés.»

Comme il parlait encore, apparaît le saint sur un cheval blanc, deux jeunes gens très beaux le tenaient de chaque côté, et toute une foule se montre le suivant par derrière, les uns à cheval, d'autres à pied, et il y avait aussi des hommes de ce village, criant «Le comte est venu». Le saint dit : «Salut à toi, Théopiste, et à tous ceux qui sont avec toi.» Prosternés à terre, ils lui dirent : «Bienvenue à toi, saint de Dieu, notre comte.» Le saint descendit de cheval pour déjeuner et dit : «Me voici, Monsieur.» Et il lui dit : «Comme j'ai appris que tu devais inviter saint Georges, me voici à sa place, car je m'appelle Georges de Cappadoce. Mais ne te chagrine pas, tu n'auras pas perdu ta peine.»

Théopiste se rasséra un peu et il lui dit : «Qu'entrent tous ceux que tu veux, Seigneur, pour déjeuner.» Georges lui dit : «Non pas, ils doivent festoyer, eux, chez un autre soldat.» Et il leur ordonna à tous de partir sur leurs bêtes, ayant prescrit que leurs chevaux ne prissent ni foin ni orge. Cependant il commanda aux deux petits jeunes gens de servir à table. Puis il dit : «Théopiste !» L'autre dit : «Me voici, Seigneur.» Le comte lui dit : «Que tous tes amis s'assoient, toi, ta femme et ces deux jeunes gens doivent faire le service de la table.» Théopiste dit aux petits jeunes gens : «Voici les cruches de vin. Quand elles auront été pleinement vidées, qu'on ouvre aussi la jarre.» Ils prirent de petits flacons, et plus ils puisaient dans les cruches pour le mélange, plus elles se remplissaient, et ni les cruches ne furent pleinement vidées ni on ne perça la jarre, et le pain servi à table abondait toujours plus, et tous furent là en grande liesse.

Le saint dit au peuple : «Mangez tous les viandes, mais gardez avec soin les os pour le *martyrion* du saint, que personne n'en jette un seul, sans quoi je le punirai durement.» Théopiste dit tout bas à sa femme : «Ne t'ai-je pas dit que non seulement ils mangeront mon bien, mais encore nous puniront durement, moi et mes amis ?» Elle lui dit : «Tais-toi ! Cet homme ne nous a fait aucun mal.» Il se tut. Quand tous se furent rassasiés, le saint leur dit : «Chantez à la louange du saint.» Ils chantèrent : *Géorgêthis hypo théou* et la suite. Puis ils se mirent à adresser des louanges au nom du saint, et, quand ils eurent dit : «Très sainte mère de Dieu, secours nous», tous se levèrent de table.

Le saint remonta à cheval et dit : «Apportez-moi ici les os.» Ils se disaient entre eux : «Peut-être est-il ivre et ne sait-il ce qu'il fait.» Théopiste dit : «Peut-être veut-il avoir pitié de moi.» Ils apportèrent les os et les jetèrent devant le saint. Alors, ayant levé les yeux vers le ciel, il dit :

«Seigneur Jésus Christ, pour qui j'ai lutté, moi ton esclave, que descende ta bénédiction sur ton serviteur Théopiste et sa maison, et de même que tu as multiplié les astres du ciel et la poussière de la terre, multiplie tes bienfaits en faveur de ton serviteur Théopiste.» A ce moment il se produisit une secousse de la terre, en sorte que tous tombèrent sur le sol. Et à l'heure même, toutes les bêtes furent ressuscitées au triple. Alors, après avoir dit : «Soyez saufs», le saint disparut de leurs yeux avec son cheval.

A la vue du prodigieux miracle, la foule cria «Kyrie éléison» une bonne heure. Théopiste et sa femme se mirent à se lamenter et à dire : «Pourquoi n'avons-nous pas embrassé ses précieux pieds ?» Et ils se mirent à crier à voix haute : «Pardonne-nous, Seigneur, pour notre folle ignorance.»

Puis, ayant trouvé la trace de son pied, là où le saint avait marché, ils ramassèrent cette poussière. Oui, je vous le dis en vérité, elle a guéri beaucoup d'aveugles, de sourds, de possédés, de malades frissonnant de fièvre et pris de douleurs.

Le bruit de ce miracle se répandit dans toute la région à l'entour, au point qu'il parvint jusqu'aux oreilles de notre très pieux empereur Théodose. Et l'on glorifia Dieu.

Théopiste devint fameux dans toute cette contrée, au point qu'il lui fut donné des myriades de têtes de bétail. Ses provisions de blé et de vin ne se comptaient plus. Il procréa sept fils et trois filles. Vingt-deux années de sa vie s'étant écoulées depuis le départ du saint, il se tondit ses cheveux, louant Dieu et le saint grand martyr du Christ Georges, à qui gloire et puissance, ainsi qu'au Père sans commencement, dans les siècles des siècles. Amen.

6 . A. Autre récit et narration tout à fait utile sur le Sarrasin qui crut à notre Seigneur Jésus Christ et fut martyrisé sous le règne de Mermès, qui régna sur cette secte des Sarrasins en Syrie, en Arabie et à Jérusalem. Du même moine Marc.

Dans le district de Jérusalem au pays des Cappadociens il y avait une église consacrée au grand martyr Georges sur la route de Syrie. Or un jour un Sarrasin, du nom de Malmeth, fuyait de devant la face de son oncle Mermès parce que celui-ci voulait le nommer hécatontarque. Ayant ainsi échappé à la prescription de son oncle, et emmené des esclaves avec ses chamelles et toute une provision de couvertures, de vêtements et de vivres, il sortit de nuit. Comme ils s'étaient engagés dans la route de Jérusalem, ils arrivèrent à la sainte église du grand martyr Georges. Parvenus à cet endroit, le Sarrasin ordonne à ses esclaves de faire leur halte dans l'église de saint Georges. Ils obéirent à son ordre, et, tandis qu'il était monté lui-même au *catéchouménion*, il commanda qu'on introduisit aussi ses chamelles, au nombre de douze, pour qu'il les regardât manger à son habitude.

Bien que les prêtres de cette vénérable église j'eussent prié de n'en rien faire, ce Barbare, qui tout ensemble était grossier, après les avoir menacés, renouvela l'ordre à ses esclaves de faire entrer les chamelles dans l'église de saint Georges. Ses serviteurs ayant obéi à cet ordre, à peine les chamelles furent-elles entrées dans l'église du saint qu'elles s'affaissèrent et moururent. A la vue de ce miracle, le Barbare admira la puissance du saint grand martyr Georges, et il commanda à ses esclaves de jeter les cadavres des chamelles hors de la sainte église.

Ceci fait, comme était arrivée l'heure du saint sacrifice et que le prêtre était venu offrir le sacrifice non sanglant au Seigneur Dieu, le Barbare observait ce prêtre pour voir ce qu'il allait faire; or Dieu, qui est compatissant et ami des hommes, qui abonde en pitié et qui est indicible en ses miséricordes, ouvrit les yeux de l'âme du Sarrasin et lui fit voir un merveilleux prodige. Durant en effet la présentation des saints dons, il voyait un petit garçon assis sur l'autel. Et quand le prêtre eut commencé la consécration des dons, le Barbare voyait que le prêtre égorgeait l'enfant, que son sang était recueilli dans le saint calice, et que le prêtre, ayant coupé l'enfant en morceaux, les plaçait sur la sainte patène. A cette vue, le Barbare était rempli de colère et de fureur contre le prêtre. Et quand le prêtre eut commencé la divine liturgie et qu'il fut arrivé à l'hymne chérubique, le Sarrasin voyait qu'il levait de dessus l'autel la sainte patène pleine des membres de l'enfant et le calice plein du précieux sang, qu'il les déposait de nouveau sur la sainte table et qu'il les recouvrait du saint voile. Et quand fut venu le moment de faire communier le peuple aux saints mystères, le Barbare voyait que le prêtre distribuait au peuple les chairs de l'enfant, et, à cette vue, le Sarrasin était hors de lui-même et rempli d'effroi.

Quand le prêtre eut achevé la divine liturgie, il prit une partie des dons et les apporta aussi au Sarrasin. Celui-ci, les ayant vus, dit en langue barbare : «En quoi ceci nous est-il commun, à nous et à vous ? Ne sommes-nous pas dans l'ignorance de la religion des chrétiens, et tu veux que nous fassions une offrande avec de tels dons !» Le prêtre dit : «Nous les offrons en don au

Seigneur notre Dieu, et tu dis, Messire, *Qu'est-ce là ?*» Le Sarrasin lui répondit avec colère et fureur : «C'est avec ces dons que tu célébrais la liturgie, impur coquin ? Car je te voyais, comment tu as égorgé le bambin et recueilli son sang dans le calice, comment, l'ayant fractionné membre à membre, tu as placé ces membres sur la patène, et comment, aux gens qui s'approchaient de toi pour communier, tu leur mettais dans la bouche une viande sanglante. Ne t'ai-je pas vu quand tu faisais tout cela abominable meurtrier ?» A l'ouïe de ces paroles, frappé de stupeur et de tremblement, le prêtre tomba sur sa face, se saisit des pieds du Barbare et dit : «Tu es béni, Seigneur, Dieu de nos pères, toi qui as fait le ciel, la terre et la mer, et toutes les créatures qui s'y trouvent ! Ce que tu me dis, jamais je n'ai été jugé digne, moi, de le voir. Et de ce que, Messire, tu aies été jugé digne de voir un si effrayant mystère, j'ai assurance en Dieu que tu es un grand homme et que Dieu te compte au nombre des sauvés.» A ces mots le Sarrasin, hors de lui-même, répondit : «La chose n'est-elle donc pas comme je l'ai vue ?» Le prêtre dit : «Si fait, Messire, la chose est bien telle, nous croyons que le pain et le vin que nous consacrons sont le corps et le sang de notre Seigneur Jésus Christ, le Fils du Dieu vivant. Mais ce spectacle, seul le Seigneur l'a vu, lui qui doit juger tout ce qui est sous le ciel, nul autre jamais n'a été jugé digne de voir un si grand et effrayant mystère. Et puisque le Seigneur Dieu t'a jugé digne de voir ce mystère, j'ai assurance que tu es un grand homme. Car les grands et admirables Pères et Docteurs, les luminaires de l'église, comme Basile le Grand, Grégoire le Théologien, Jean à la Bouche d'Or voyaient sans doute spirituellement cet admirable et glorieux mystère, en tant que tout à fait dignes et grands prêtres et serviteurs de Dieu, mais ils ne le voyaient pas des yeux du corps. Quant à moi, je suis un pécheur et, j'en jure par le Seigneur Dieu, je n'ai pas mérité de le voir, je voyais seulement devant moi le pain et le vin offerts en sacrifice.»

A ces mots, le Sarrasin, pris de crainte révérencielle, baissa le visage; après une bonne heure il releva la tête et, revenu à lui-même, il ordonna à ses serviteurs de se retirer et dit au prêtre : «Comme je le vois et en suis assuré, grande est la croyance des chrétiens, et malheur à celui qui a passé inutilement toute sa vie dans l'infecte religion des Sarrasins. Mais si c'est la volonté de Dieu, baptise-moi, pour qu'au moins à partir de ce jour je serve le Seigneur Dieu avec une conscience pure.» A ces mots, le prêtre dit : «Je n'ose pas le faire, Messire, et te baptiser. Car tu es un grand personnage, et ton cousin est le roi de Syrie. Si je le fais, nous autres, nous serons tués et l'on détruira les églises. Mais si tu veux de toute ton âme qu'on te baptise, va à l'insu de ta suite vers le patriarche de Jérusalem et il te baptisera.» Sur ces paroles, le prêtre le quitta.

Le Sarrasin, à l'insu de ses gens, s'étant saisi d'une tunique de poil et s'en étant revêtu, prit de nuit la fuite vers le patriarche de Jérusalem, et, prosterné à ses pieds, il lui demanda le saint baptême. Quand, au bout de huit jours, il l'eut obtenu, il dit au patriarche : «Voici que par la grâce de Dieu, saint Maître, je suis devenu chrétien. Que dois-je faire, pour que ma pauvre âme trouve miséricorde ?» Le patriarche dit : «Si tu veux être sauvé, va à la montagne du Sinaï. Il y a là un monastère, où il y a des moines, des hommes pieux et saints. Habite avec eux revêtu du saint habit, et après peu de temps tu seras du nombre des sauvés.» A ces mots le Sarrasin partit pour la montagne du Sinaï, il y renonça au monde et aux choses du monde, s'y revêtit du saint et angélique habit, et, quand il eut passé trois ans au monastère, il sut par cœur le psautier.

Ces trois années achevées, il demanda à l'higoumène de l'envoyer au prêtre qui résidait dans l'église du saint grand martyr Georges. L'higoumène fit selon sa demande et l'envoya. Étant arrivé à l'église du très glorieux grand martyr Georges et y ayant fait sa prière, il se prosterna devant l'icône du saint martyr et devant le prêtre qu'il avait vu jadis sacrifier l'agneau, et il lui dit : «Ne reconnais-tu pas, honoré père, qui je suis ?» Le prêtre lui répondit : «Comment te reconnaîtrais-je, puisque je ne t'ai jamais vu ?» «Vraiment», dit le moine, «tu ne me reconnais pas, honoré père ? Ne suis-je pas le Sarrasin, le cousin de Mermnès, le roi de Syrie, qui, moi-même, me trouvant au *catéchouménion* de cette vénérable église, ai vu la vision terrifiante ? Eh bien, par la grâce de Dieu et tes prières bien reçues de Dieu, je suis devenu chrétien et moine. Mais j'ai un autre désir, à cause duquel je suis venu vers toi, et, au nom du Seigneur, n'hésite pas à me le satisfaire.»

A ces mots, le prêtre loua Dieu, dans l'émerveillement de voir que cet ex-loup arabe était devenu très douce brebis du Christ, et il lui dit : «Quel désir as-tu, Messire ?» Le moine dit : «Je brûle de voir notre Seigneur Jésus Christ.» Le prêtre répondit : «Si tu désires de voir notre Maître et Seigneur Jésus Christ, va chez ton cousin le roi, et devant lui, en présence de tous les Sarrasins, confesse que notre Seigneur Jésus Christ est le maître et fabricant de toute la création, qui d'une part, de toute éternité, règne avec le Père et le divin Esprit, et d'autre part, à la fin du temps fixé, s'est incarné pour notre salut dans le sein de la toujours Vierge Marie, qui a accompli dans le monde, de lui-même, des miracles extraordinaires et prodigieux dépassant toute pensée, qui a été crucifié, enterré, qui est ressuscité le troisième jour, qui est remonté en

gloire vers les cieux, et tu le verras alors lui-même, en toute liberté d'accès, assis sur son trône et venant juger les vivants et les morts.»

Le moine, convaincu par les paroles divinement appropriées de ce vertueux prêtre, le moine jadis Sarrasin alla chez son cousin le roi. Arrivé de nuit à la tour où les Sarrasins ont coutume de veiller dans les gardes de nuit et de garder leur roi, il s'approche et crie en langue arabe : «Venez par ici, Sarrasins, j'ai quelque chose à vous dire.» Comme c'était la nuit, sa voix était entendue partout, et les Sarrasins, réveillés, accouraient à la tour avec des lampes et des torches pour voir qui criait ainsi. Une fois là, à la vue du moine, ils lui demandèrent : «Qu'y a-t-il pour toi, moine ?» Il leur dit : «Que me ferez-vous de bon, pour que je vous annonce où est le cousin de Mermnès, votre roi, ce cousin qui a fui et disparu ?» Ils lui firent cette promesse : «Si tu nous fais cela et nous annonces où est cet homme illustre et qu'on le trouve, nous te couvrons d'or et d'argent, autant que tu en veux.» Alors le moine : «Conduisez-moi auprès de Mermnès et je lui dirai où est son cousin.» A ces mots ils le saisirent et le menèrent en grande joie auprès de Mermnès. Ils lui dirent : «Ce moine sait et connaît le lieu où est ton cousin.» Mermnès lui demanda en la langue des Barbares s'il savait vraiment où était son cousin. Le moine répondit : «Non seulement je le sais, mais c'est moi, je suis devenu chrétien et je crois dans le Père, le Fils et le saint Esprit, Trinité consubstantielle et indivisée, Divinité unique, et je confesse l'un des trois, notre Seigneur Jésus Christ, qui s'est incarné dans le sein de la sainte Vierge Marie, qui a fait dans le monde ses admirables et grands miracles, qui a été crucifié, enterré, et qui est ressuscité des morts le troisième jour, qui est remonté aux cieux et qui doit de nouveau venir pour juger toutes choses.»

A ces mots, frappé de stupeur, Mermnès dit : «Qu'est-ce qui t'a pris, malheureux, de quitter ta maison et les richesses immenses que tu avais, et de passer ta vie ici et là comme l'un des pauvres, vêtu de cette puante robe de poil ? Ne vas-tu pas maintenant revenir à notre religion, ne vas-tu pas confesser notre prophète Mohammed, qui a fait une infinité de biens aux Sarrasins ?» Le moine dit : «Tout ce que j'avais quand j'étais Sarrasin, c'était la part et l'héritage du diable. Cette robe en revanche, dont tu me vois vêtu, c'est ma gloire, mon sujet d'orgueil, le gage de la vie à venir et de l'éternelle gloire. J'anathématise toute la religion des Sarrasins et le faux prophète Mohammed, celui dont tu dis qu'il a fait une infinité de biens aux Sarrasins, qui au vrai, par ses paroles abominables et impures, vous a induits en erreur.» Mermnès, qui lui avait prêté l'oreille comme s'il avait eu pitié de lui, dit : «Il a parlé comme un idiot et il ne sait ce qu'il radote. Jetez-le dehors», commanda-t-il, «et chassez-le.»

Les Sarrasins qui, siégeant avec Mermnès, étaient des chefs, ce qu'on nomme des «témoins» – c'étaient plutôt de faux témoins – prirent la parole et dirent : «Quoi, tu laisses aller cet homme qui anathématise notre religion, qui a blasphémé le grand prophète et qui mérite mille châtements et la mort ? Désormais donc, devenons nous aussi chrétiens et renions notre religion ancestrale.» Alors, comme Mermnès les voyait en révolte et qu'il demeurait dans la crainte qu'ils ne fissent une révolution contre lui, il leur ordonna d'agir à leur guise. S'étant levés, lui et eux, d'un même mouvement, ils se saisirent du moine, grinçant des dents, le poussèrent hors de la ville et le lapidèrent. Ainsi, après avoir invoqué le nom de notre Seigneur Jésus Christ, le serviteur du Christ Joachim le pieux martyr mourut en noble confession, le 21 du mois de juillet, étant allé dans la compagnie de tous les saints, avec pleine liberté d'accès, vers celui qu'il désirait, le Seigneur Jésus Christ.

Durant longtemps, chaque nuit, apparaissait au-dessus du tas de pierres un astre brillant qui illuminait ce coin. A la vue de ce prodige, les Sarrasins étaient hors d'eux-mêmes, admirant la puissance de Dieu. Après quelque temps Mermnès ordonna à des chrétiens de retirer le bienheureux Joachim du tas de pierres et de livrer son corps à une tombe. Ce qu'ayant fait comme le leur avait ordonné Mermnès le roi des Sarrasins, les restes du saint pieux martyr furent trouvés sains et non corrompus, répandant en abondance une odeur suave. Tous les fidèles les vénérèrent et avec les honneurs convenables les livrèrent à la tombe, louant le Père, le Fils et le saint Esprit, Trinité consubstantielle et indivisée, aujourd'hui et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.

6 B. Récit historique de Grégoire. très utile et très plaisant sous maints rapports, sur la vision qu'eut un jour un Sarrasin, après quoi il crut et subit le martyre pour notre Seigneur Jésus Christ. Bénis, père.

Le commandant militaire Nicolas, dit Ioulâs, me raconta que, dans sa ville, que les Sarrasins nomment dans leur langue Ampélos l'émir de Syrie envoya son cousin administrer

certaines terres hypothéquées au fort susdit (sc. Ampélos). Il y a là une grande église, ancienne et admirable, du saint et très glorieux grand martyr Georges. Quand le Sarrasin eut vu de loin cette église, il ordonna à ses esclaves de porter ses bagages dans l'église, puis d'y mener ses chamelles au nombre de douze, pour que, de la galerie en haut, il les vit manger.

Les prêtres de cette vénérable église le prièrent en ces termes : «Sire, ne fais pas cela, c'est un temple de Dieu, ne le méprise pas, ne fais pas entrer tes chamelles dans le saint tabernacle de Dieu.» Le Sarrasin, en homme grossier et téméraire, ne voulut pas écouter les prières des prêtres, mais dit en langue arabe à ses serviteurs : «N'allez-vous pas m'obéir ?», et aussitôt ses esclaves firent comme il avait commandé. Et soudain, voici que, par un rescrit divin, les chamelles qui étaient entrées dans l'église s'affaissèrent toutes et moururent. A la vue de ce prodigieux miracle, le Sarrasin, hors de lui-même, ordonna à ses serviteurs de tirer hors de l'église et de jeter au loin les chamelles ainsi tuées. C'est ce qu'ils firent.

Comme il y avait fête ce jour-là et qu'approchait l'heure de la divine liturgie, le prêtre qui devait commencer le saint sacrifice était en grande crainte du Sarrasin, se demandant comment il pourrait devant lui célébrer le sacrifice non sanglant. Un autre prêtre, son compagnon, dit à celui qui devait consacrer : «Ne crains rien. N'as-tu pas vu le prodigieux miracle ? De quoi as-tu peur ?» Le susdit prêtre donc commença sans frayeur le saint sacrifice. A la vue de ces préparatifs, le Sarrasin se mit à observer, dans l'attente de ce qu'allait faire le prêtre. Quand donc le prêtre eut commencé la sainte oblation et qu'ayant pris le pain il se disposait à accomplir le sacrifice non sanglant, le Sarrasin vit que le prêtre avait pris en ses mains un petit garçon, qu'il l'égorgeait en versant son sang dans le calice et qu'ayant placé son corps sur la patène il le fractionnait. Ce spectacle le mit hors de lui-même et il était rempli d'une fureur extrême contre le prêtre : il voulait le tuer. Quand fut venu le moment de la sainte entrée, le Sarrasin vit de nouveau plus distinctement l'enfant découpé en quatre morceaux sur la patène, et son sang dans le calice; et de nouveau il fut, de colère, hors de lui-même. Et quand fut venue la fin de la divine liturgie, alors que certains des chrétiens voulaient participer aux saints mystères, que le prêtre avait dit : «Approchez-vous dans la crainte du Seigneur et avec foi», que tous les fidèles, en grande révérence, baissaient la tête, et que certains d'entre eux se furent avancés pour communier, le Sarrasin vit de nouveau, pour la troisième fois, le prêtre donner part aux communicants, avec la pincette, au corps et au sang du bambin. Et quand les fidèles eurent participé, avec componction, au corps et au sang de l'enfant, le Sarrasin fut rempli de colère et de fureur contre eux tous.

A la fin de la divine liturgie, après que le prêtre eut donné la communion à tous les chrétiens, il se dévêtit de tous les ornements sacrés, puis, ayant choisi parmi les plus beaux morceaux du pain qu'il avait consacré, il voulut en donner aussi au Sarrasin. «Qu'est-ce là ?» dit celui-ci en langue arabe. Le prêtre dit au Sarrasin : «Seigneur, c'est un morceau du pain que nous avons consacré.» Le Sarrasin dit en colère : «C'est avec cela que tu as consacré, sale chien, impur assassin ? N'ai-je pas vu, moi-même, que tu as pris un petit garçon, l'as égorgé, as versé son sang dans le calice, et, ayant découpé son corps morceau par morceau, l'as déposé sur la patène ? N'ai-je pas vu tout cela, abominable assassin ? Ne t'ai-je pas vu manger et boire du corps et du sang de l'enfant, et n'en as-tu pas donné part, en outre, aussi aux assistants ? Et maintenant ils ont de la viande sanglante dans leurs bouches.» A ces mots, le prêtre fut hors de lui et dit : «Seigneur, je ne suis qu'un pécheur et je ne puis voir un tel mystère. Mais puisque ta Seigneurie a vu un tel mystère, j'ai assurance en Dieu que tu es un grand homme.» Le Sarrasin ayant dit : «Eh bien donc, n'en est-il pas comme je l'ai vu ?» – «Si fait, Messire», dit le prêtre, «il en est bien ainsi. Mais moi, comme je suis pécheur, je ne puis voir un tel mystère, je ne vois que du pain et du vin, et ce pain et ce vin, nous croyons, et nous gardons cette foi, que nous le sacrifions à l'image du corps et du sang de notre Seigneur Jésus Christ. De fait, les grands et admirables pères, les luminaires et docteurs de l'Église, tels que le divin et grand Basile, et l'illustre Chrysosostome et Grégoire le Théologien, ne voyaient pas ce merveilleux et effrayant mystère. Comment puis-je, moi, le voir ?»

A ces mots, le Sarrasin fut hors de lui-même, il ordonna à ses esclaves et à tous ceux qui étaient dans l'église d'en sortir, et, ayant pris la main du prêtre, il lui dit : «Comme je le vois et en suis assuré, grande est la croyance des chrétiens. Eh bien, père, si tu le veux bien, baptise moi.» Le prêtre dit au Sarrasin : «Seigneur, nous croyons, nous, et nous le confessons, en notre Seigneur Jésus Christ le Fils de Dieu, qui est venu dans le monde pour notre salut; nous croyons, nous, en la sainte, consubstantielle et indivisible Trinité, Père, Fils et saint Esprit, Dêité unique; nous croyons en Marie la toujours Vierge, mère de la Lumière, qui a enfanté le susnommé notre Seigneur Jésus Christ, Vierge avant l'enfantement, Vierge dans l'enfantement, Vierge après l'enfantement; nous croyons en tous les saints apôtres, prophètes, martyrs, saints et justes en tant que serviteurs de Dieu. Eh bien, Monseigneur, ne reconnais-tu pas que la croyance des

chrétiens orthodoxes est meilleure que toutes autres ?» Le Sarrasin dit de nouveau : «Je t'en prie, père, baptise moi.» «Impossible», dit le prêtre, «je ne puis le faire; si je le fais et que ton cousin l'émir l'apprend, il me tuera et détruira l'église. Mais si tu veux être baptisé, va à tel endroit sur la montagne du Sinaï, il y a là un grand prêtre, et il te baptisera.»

Le Sarrasin fit une métanie au prêtre et sortit de l'église. Une heure après, dans la nuit, le Sarrasin revint au prêtre, se dépouilla des vêtements dorés de son rang royal et revêtit une misérable tunique de poil; puis il s'enfuit de nuit et disparut. Il se rendit à la montagne du Sinaï et y reçut le saint baptême des mains du grand prêtre.

Au bout de trois ans il sut par cœur le psautier et il le récitait chaque jour. Un jour donc, il dit au grand prêtre : «S'il te plaît, Maître, comment dois-je agir pour voir le Christ ?» Le grand prêtre lui dit : «Prie avec une foi droite, et il doit arriver qu'un jour tu voies le Christ comme tu le désires.» De nouveau, l'ex-Sarrasin dit : «S'il te plaît, Maître, permets que j'aille chez le prêtre qui m'a instruit, quand j'ai vu l'effrayante vision dans l'église du très glorieux martyr Georges.» Le grand prêtre dit : «Va en paix.» Et ainsi il alla chez le prêtre, lui fit une métanie, se prosterna devant lui et lui dit : «Reconnais-tu, père, qui je suis ?» Le prêtre dit : «Un homme que je n'ai jamais vu, comment le reconnaîtrais-je ?» De nouveau l'ex-Sarrasin dit : «Ne suis-je pas le Sarrasin cousin de l'émir, et quand j'ai introduit mes chamelles dans l'église et qu'elles sont toutes mortes, et que durant la divine liturgie j'ai vu l'effrayante vision ?»

Quand il l'eut reconnu, le prêtre fut hors de lui et loua Dieu, voyant que l'ex-loup arabe était devenu très douce brebis du Christ. Il se prosterna devant lui avec ferveur et l'invita dans sa cellule pour manger du pain. L'ex-Sarrasin lui dit : «S'il te plaît, père, je veux et désire voir le Christ.» Le prêtre dit : «Va chez ton cousin, proclame le Christ, blasphème et anathématise la foi des Sarrasins et leur faux prophète Mohammed, proclame droitement, sans frayeur, la vraie foi des chrétiens, et alors tu verras le Christ.»

A ces mots, le Sarrasin partit avec ferveur, et, durant la nuit, il frappa à grands coups à la porte du Sarrasin son cousin. Les gardes de la porte et du palais de l'émir demandèrent : «Qui est celui qui crie et qui frappe à la porte ?» Il répondit : «Je suis le cousin de l'émir, celui qui un jour a fui et disparu. Maintenant je veux voir mon cousin et lui dire quelque chose.» Les gardes de cette porte dirent aussitôt à l'émir : «Sire, c'est ton cousin qui jadis a fui et disparu.» L'émir poussa un gémissement et dit : «Où est-il ?» Ils dirent : «A la porte du palais.» Il ordonna à ses esclaves d'aller à sa rencontre avec des torches et des lampes. Tous alors obéirent à l'ordre du roi-émir, ils prirent par la main le moine jadis Sarrasin et le conduisirent à l'émir son cousin. Quand il l'eut aperçu, l'émir se réjouit extrêmement, il l'embrassa avec larmes et dit : «Qu'est-ce que cette robe ? Où habitais-tu jusqu'à maintenant ? N'es-tu pas mon cousin ?» Le moine dit : «Ne me reconnais-tu pas, ton cousin ? Maintenant je suis devenu chrétien et moine, comme tu vois, par la grâce du Dieu Très-Haut, et j'habitais au désert pour hériter du royaume des cieux, et, comme j'en ai l'espoir dans l'indicible miséricorde du Dieu Tout-Puissant, j'hériterai de son royaume. De quoi as-tu peur ? Reçois, toi aussi, le saint baptême des chrétiens orthodoxes, pour que tu hérites de la vie éternelle.»

Eclatant de rire, avec un signe de tête, l'émir dit : «Que radotes-tu, malheureux, que radotes-tu ? Que t'est-il arrivé, malheureux, que t'est-il arrivé ? Malheur à toi, malheur à toi, pauvre ami. Comment as-tu abandonné ton genre de vie et le sceptre royal, et vas-tu circulant comme l'un des pauvres, vêtu de cette puante robe de poil ?» Le moine lui répliqua : «Par la grâce de Dieu, tout ce que j'avais quand j'étais Sarrasin, c'était le territoire et le lot du diable; ce dont tu me vois revêtu, c'est ma gloire, mon sujet d'orgueil, le gage de l'éternelle vie à venir. Oui, moi, j'anathématise la religion des Sarrasins et leur faux prophète.»

L'émir dit : «Jetez-le dehors, il ne sait ce qu'il radote.» Ils le firent sortir, le mirent en un coin du palais et lui apportèrent à manger et à boire. Il passa là trois jours. Cependant ni il ne mangeait ni ne buvait, mais priait Dieu d'un cœur droit et plein de foi, disant à genoux : «C'est en toi, Seigneur, que j'ai mis mon espoir, que je n'aie pas à rougir pour toujours (Ps 30,1), que ne rien pas de moi mes ennemis (Ps 24,2)». Et encore : «Aie pitié de moi, mon Dieu, selon ta grande miséricorde, efface mon iniquité selon la multitude de tes pardons (Ps 50,1 s.)». Encore : «Illumine mes yeux, Christ, mon Dieu, de peur que je ne m'endorme en un sommeil de mort, de peur que mon ennemi ne dise 'J'ai triomphé de lui' (Ps 12,4)». «Seigneur, fortifie mon cœur, pour que je guerroe contre celui qui égare les sens des Sarrasins, pour que ne me foule pas à ses pieds le mauvais démon et que je ne craigne pas de mourir en ton saint nom». Et ayant fait le signe de la croix, il disait : «Seigneur, mon illumination et mon sauveur, qui craindrai-je ? Seigneur, protecteur de ma vie, devant qui tremblerai-je ? (Ps 26,1 s.)» Et de nouveau, élevant la voix en ce qui concernait l'émir, il disait : «Emir, reçois le saint baptême, pour que tu gagnes le royaume des cieux, ce royaume sans bornes et sans limites.»

De nouveau l'émir ordonna qu'on le ramenât devant lui, il avait fait préparer pour lui des vêtements magnifiques. L'émir lui dit : «Réjouis-toi, malheureux, glorifie-toi de ton rang royal, ne méprise pas le genre de vie qui te convient et ta toute belle jeunesse, ne vague pas sottement comme un misérable pauvre. Malheur à toi, malheureux, qu'as-tu en tête ?» Le moine rit et dit à l'émir : «Ne gémiss pas sur ce que j'ai en tête. Je songe à la manière dont j'accomplirai l'œuvre de mon Christ et du père qui m'a envoyé, ce prêtre qui m'a instruit. Quant aux vêtements que tu as fait préparer pour moi, vends-les et donnes-en l'argent aux mendiants; quitte, toi aussi, le sceptre éphémère de ta royauté éphémère pour recevoir le sceptre royal de la vie éternelle, ne mets pas ton espoir dans les choses présentes, mais dans les futures, ne crois plus dans le faux prophète Mohammed, l'ignoble, l'abominable, le fils de perdition, mais crois en Jésus Christ le Nazaréen qui a été crucifié, crois dans le Père, le Fils et le saint Esprit, Trinité consubstantielle et indivisible, l'unique Divinité.»

Ceux qui siégeaient avec le roi dirent : «Cet homme-là a voulu souiller et corrompre la religion des Sarrasins. N'entends-tu pas comme il blasphème et anathématise notre grand prophète ?» Le moine ex-Sarrasin s'écria à voix forte : «J'ai grande peine à ton sujet, émir; tu ne veux pas être sauvé, malheureux. Crois en notre Seigneur Jésus Christ le Crucifié, anathématise, comme moi-même, la religion des Sarrasins et leur faux prophète.» L'émir Sarrasin dit : «Jetez-le dehors, comme je l'ordonne, car il est fou et ne sait ce qu'il dit.» Ses assesseurs lui dirent : «Quoi donc, il a anathématisé la religion des Sarrasins, il blasphème contre le grand prophète, et tu dis : 'Il ne sait pas ce qu'il radote ' ? Si tu ne le tues pas, nous allons nous aussi devenir chrétiens.» L'émir leur dit : «Je ne puis le tuer, c'est mon cousin et j'ai peine pour lui. Mais prenez-le, vous, et faites comme vous voulez.» Ils se saisirent de lui en grande fureur et, l'ayant trainé hors du palais, ils lui firent subir maintes tortures, pour qu'il revint à son ancienne foi sarrasine. Lui pourtant, s'y refusant, instruisait tous les assistants au nom de Jésus Christ le Nazaréen, pour qu'ils crussent et fussent sauvés. Alors les Sarrasins le trainèrent hors de la ville, et là ils lapidèrent ce très saint moine nommé Pachôme.

Cette nuit-là, un astre descendit du ciel et se posa au-dessus du très saint martyr. Tous le virent durant quarante jours et, de ce nombre, beaucoup crurent.

Par l'intercession du très saint martyr, de la très pure Mère de Dieu Marie toujours Vierge et de tous les saints, pour la rémission de nos péchés. Amen.

7. *Miracle du saint grand martyr Georges sur son icône*²

Il se produisit encore bien d'autres merveilleux miracles dans l'église du saint grand martyr Georges, entre autres celui-ci.

Alors que le prêtre achevait la divine liturgie, l'un des dignitaires Sarrasins entra dans sa sainte église avec d'autres Sarrasins, et il vit l'icône du saint martyr Georges peinte sur une planchette. Tandis que le prêtre s'était incliné, disant les prières secrètes, le Sarrasin dit à ses compagnons en son langage : «Vois ce fou, comme il prie et invoque la planchette peinte. Allez, apportez-moi un arc et des flèches.» Quand ils les lui eurent apportés, il tendit son arc et fit partir une flèche contre la sainte icône. Mais la flèche, par la puissance du saint martyr, s'éleva en haut, puis retomba et frappa la main du Sarrasin.

Ressentant aussitôt une douleur, il sortit de la sainte église et rentra chez lui. Sa main s'était gonflée, et lui causait une douleur incessante. Or il avait chez lui de petites servantes chrétiennes. Il les fit venir et leur dit : «Je suis allé à l'église de celui qu'on nomme Georges et j'y ai vu une icône peinte. Comme donc j'avais lancé contre l'icône une flèche, elle s'est retournée et m'a frappé à la main, et voici, comme vous le voyez, je meurs de cette souffrance insupportable.» Elles dirent : «Jolie prétention en vérité, que tu aies voulu tirer sur l'icône du saint martyr !» Le Sarrasin dit : «Quelle puissance avait donc cette icône, pour me faire ceci ?» Et elles : «Nous sommes illettrées, nous ne pouvons rien te dire. S'il te plaît de l'apprendre, envoie un messenger, fais venir le prêtre de la sainte église, et il te répondra sur ce que tu veux savoir.»

A ces mots, le Barbare envoya un messenger, fit venir le prêtre, et, à son arrivée, lui demanda : «Quelle était l'icône qui est peinte sur la planchette ? Ce tableau que tu invoquais, qu'est-ce que c'est ? Indique-le moi.» Le prêtre répondit : «C'est Dieu que j'invoquais, l'auteur du ciel, le Créateur de toutes choses visibles et invisibles, et non pas, comme tu le dis, la planchette.

² Ce texte-ci est tiré du ms. *Laurentianus* Plut. X, 31, fol. 186 vo.189, 15 e siècle, qui ne contient que ce seul miracle de saint Georges et qui est le seul à le contenir.

Et ce qui est peint sur la planchette, c'est l'icône du saint martyr Georges.» – «Et qui a été ce Georges,» dit le Barbare, «qu'il ait une telle efficace par son icône, alors qu'il n'est pas Dieu ?»

Le prêtre dit : «Le saint martyr Georges n'est pas Dieu, mais le serviteur de Dieu et de son adorable Fils notre Seigneur Jésus Christ. Il a été un homme passible comme nous et il a subi, de la part des païens impies, un grand nombre de supplices, car ils voulaient le forcer de renier le nom de notre Seigneur Jésus Christ. Mais il les a vaillamment supportés, et, après être mort en une belle confession de foi, il a reçu du Dieu de toutes choses la grâce de faire des miracles et des prodiges. Nous donc, par amour pour lui, nous faisons peindre sa sainte icône, et, quand nous voyons cet illustre saint représenté sur son icône, nous le saluons et vénérons, tout comme toi, si tu vois une robe, un vêtement ou quelque autre des habits de tes parents morts, père, mère ou frère, tu les embrasses et pleures et les poses sur tes yeux, comme si tu voyais celui-là même que tu regrettes : c'est ainsi que, nous aussi, nous faisons peindre l'icône du saint que nous aimons, comme si nous le voyions lui-même, et nous le saluons et vénérons. Nous faisons donc peindre les images des saints et sur des planchettes et sur les murs et sur des toiles, et nous les saluons et vénérons, non pas comme dieux loin de nous cette pensée – mais comme des représentations de serviteurs de Dieu, et les saints, par leurs augustes icônes, accomplissent des miracles et des prodiges, comme il t'est arrivé à toi-même qui as servi d'exemple, parce que tu avais osé lancer un trait contre l'icône du saint martyr.»

A ces mots, le Sarrasin dit : «Que dois-je donc faire ? Tu vois cette main, comme elle s'est gonflée comme une outre, remplie d'humeur, et la souffrance est si insupportable que je suis près d'en mourir.» Le prêtre dit : «S'il te plaît de faire apporter ici l'icône du saint martyr Georges, et qu'on la place au-dessus de ton lit, et que, devant elle, on fasse brûler en dessous une lampe toute la nuit, et que, le matin venu, avec l'huile de la lampe allumée devant la sainte icône du saint martyr, tu te frottes la main, tu trouveras la guérison.» A ces mots, le Barbare, en proie aux souffrances, supplia qu'on apportât la sainte icône. Quand on l'eut apportée et qu'on eut brûlé sous elle une lampe, ayant pris de l'huile de cette lampe, il fut aussitôt, sur le champ, guéri.

Stupéfait, plein d'admiration pour ce prodigieux miracle, il demanda au prêtre : «Avez-vous en votre langue quelque texte écrit sur ce saint ?» – «Oui,» dit le prêtre. Il pria qu'on l'apportât et le lui lût. Quand le prêtre eut apporté le récit du martyre du saint, et que le Barbare, tenant en main la sainte icône et fixant sur elle les yeux, eut entendu la lecture du prêtre, il dit à la sainte icône : «Tu es à la fois jeune et sage, moi, vieux et fou : il serait bon que moi aussi je devienne sage.» Il ne cessait de répéter ces mots, aussi longtemps que le prêtre poursuivait la lecture du martyre. Quand ce fut achevé, étant tombé aux pieds du prêtre, il le supplia d'obtenir la grâce du saint baptême. Le prêtre n'y consentait pas, craignant qu'on ne divulguât la chose et qu'il ne fût en péril. Mais le Barbare ne cessait de faire serment à l'Église; bref, il fut baptisé. Le lendemain, s'étant présenté sans peur au beau milieu de tous les Sarrasins, il proclama le Christ comme le vrai Dieu et jeta l'anathème sur la religion des Sarrasins. A l'ouïe de ce langage, les Sarrasins coururent sur lui comme des bêtes féroces et le mirent en pièces. Et ainsi il mourut en une belle confession de foi, par l'intercession du saint martyr Georges.

8. Autre miracle du grand martyr Georges sur le soldat qui avait été tué. Bénis, père.

Un officier de la milice palatine se mit en mouvement avec toutes les troupes de l'Empereur dans la province de Syrie : les Agaréniens s'étaient en effet soulevés et ils pressaient les Romains. L'armée impériale fit donc une sortie, et, après avoir ravagé les villes des Agaréniens, elle regorgea de butin pris aux Syriens. Le susdit officier remit donc à son ordonnance beaucoup de pièces d'or et d'argent avec une grosse somme de petite monnaie, et il l'envoya à sa maison en lui disant : «Va dans ma maison, et remets cet argent. Demande aussi comment cela va, puis reviens ici au plus vite.» Le soldat prit tout cet argent et s'en alla. Quand il eut marché trois jours, il rencontra un individu qui était le prosmonaire du saint grand martyr Georges. Le soldat prit logement là pour passer la nuit. A la vue du butin de guerre et de la monnaie, le dit prosmonaire, enflammé par le démon, tua le soldat pendant qu'il dormait. Il s'empara des pièces d'or, et, ayant mis en pièces le soldat membre à membre, il le déposa dans un pithos, car il voulait le cuire et le donner à manger aux passants dans sa taverne.

La femme du soldat, cette nuit-là, voit en songe que son mari est tombé en grande affliction et détresse. Une fois réveillée, elle fut convaincue que cette vision de songe était vraie. Elle se mit à pleurer et à dire : «Hélas, hélas, mari très cher, en quelle détresse es-tu tombé, je ne le sais. Hélas, hélas, très doux époux, en quelle pression tu te trouves, et je ne le sais pas. Hélas, hélas, mon soldat adoré, en quelle épreuve es-tu tombé, et je ne sais comment agir. Que dois-je faire, je l'ignore. A qui con fier mon rêve ? Qui consulter pour mon secret ? Qui guérira ma peine ?

Qui me rassurera à ce sujet ?» Elle passa toute la nuit à se lamenter. Le matin venu, la sage épouse, ayant pris de l'huile, de l'encens, des cierges et d'autres offrandes, courut comme une lionne gémissante au temple du saint grand martyr Georges, et, après avoir remis les offrandes au prosmonaire, elle s'approcha du cercueil où était déposé le saint. Là, s'étant placée au pied du cercueil, elle commença de le baiser, et elle disait en pleurant : «Saint de Dieu, aie pitié de lui. Tu sais, toi, en quelle détresse est tombé mon époux, ton serviteur. Tu sais, toi, quelle affliction le presse : moi, je l'ignore. Eh bien, va de l'avant, délivre-le. Si tu le veux, tu le peux. Tu sais bien que je n'ai nul autre espoir, ni père, ni mère, ni frère, ni enfants, nul autre que mon époux, qui a misérablement péri. Allons, presse-toi, saint, en quelque lieu que tu sois, que tu serves de pilote à des gens en mer, ou accompagnes sur la route des voyageurs, ou assistes des combattants à la guerre, ou aides des malheureux en détresse, où que tu sois, va de l'avant. Saint, délivre ton serviteur. Oui, saint de Dieu, en toi est tout mon espoir de secours. Où que souffre ton serviteur, rejoins-le, qu'il soit en péril dans un fleuve, ou prisonnier chez un peuple barbare, ou en péril dans un nid de brigands, ou torturé par des chefs : tu le sais, toi, moi, je l'ignore. Oui, saint de Dieu, aie pitié, comme tu as eu pitié du fils de la veuve et lui as rendu vie, comme tu as sauvé la vierge du dragon venimeux, comme tu as ordonné aux quatorze trônes, durant ton martyre, de pousser des rameaux, ainsi, saint de Dieu, aie pitié de ton serviteur et sauve-le du malheur qui le tient.» Sur ces mots, s'agenouillant devant le saint, elle se jeta au pied du cercueil, disant : «Je ne me relèverai pas, je ne relèverai pas la tête, que je n'aie appris, sur mon époux, quelle injure il a subie.»

Le saint eut les entrailles remuées par ses larmes et sa supplication. Assis en manifestation visible sur son cheval, après avoir parcouru l'espace en un clin d'œil – la longueur du voyage était de quinze cents stades – il se tint près de la cellule du prosmonaire, criant : «Sors, prosmonaire, viens à moi !» Quand il fut sorti et l'eut vu, il lui sembla bon, comme c'était un grand chef, de se prosterner devant lui. Le saint lui dit : «Où est le soldat qui a demeuré ici ?» Le prosmonaire lui dit : «Maître, il y a six jours qu'aucun homme n'est venu dans ma maison d'hôtes.» Le saint lui dit : «Et le soldat que j'ai envoyé de Syrie chez moi avec de l'or, et qui a demeuré ici, où est-il ?» Le prosmonaire dit : «Par la puissance de mon saint Georges, devant lequel je me tiens nuit et jour, il est arrivé tard un soir, a pris son repos, a reçu de moi tous honneurs possibles, et, le matin, il est parti pour ta maison.» Le saint, pris de colère, lui dit : «Tu n'es pas un prosmonaire, mais un assassin; tu n'es pas un prosmonaire, mais un brigand, une peste. Tu ne dessers pas une église de saints, mais un temple de démons. Va chercher la somme et les bijoux, apporte-les moi ici, et aussi les morceaux de viande que tu gardes dans le pithos.» Saisi de crainte, l'homme se jeta aux pieds du cheval, se lamentant. Le saint descendit de cheval, et, étant entré dans la cellule du prosmonaire, en retira l'argent et la viande du soldat. Il plaça les morceaux devant le prosmonaire et les autres personnes, en grand nombre, qui par chance se trouvaient là, et se mit à les rassembler, membre à membre et jointure à jointure, bref, comme tous les membres sont rangés dans le corps humain, l'un à la suite de l'autre. Puis, après avoir, les mains tendues vers le ciel, prié pendant trois heures, il posa les mains sur le soldat et lui dit : «Je te le dis, au nom de nNotre Seigneur Jésus Christ qui est ressuscité des morts, lève-toi.» Aussitôt les jointures commencèrent de se lier l'une à l'autre, les chairs de se coller aux os. Une seconde fois, il dit : «Lève-toi rapidement, soldat, et poursuis au plus vite ton voyage.» Aussitôt il se releva sur ses pieds et, comme en extase, il regardait de tous côtés, admirant l'odeur suave et l'aspect viril du jeune homme, ainsi que la beauté et les fortes hanches du cheval et sa noble stature. Il ne savait qui il était ni ce qui lui était arrivé, sauf que cela avait commencé chez le prosmonaire. Le saint, après l'avoir parfaitement rétabli, l'envoya à son voyage, pour qu'il continuât en paix.

La sage épouse du soldat, couchée sur le sol devant le cercueil, vit en songe le prodigieux miracle qui s'était produit. Elle se releva en toute modestie et raconta au prosmonaire et à tout le peuple : «Par les intercessions du saint mon mari se porte bien.» A son retour, le soldat entra dans sa maison auprès de sa femme. Cette excellente et sage épouse lui raconta tout en pleurant, et lui, de son côté, lui dit son aventure. Ils remercièrent Dieu et le saint et, ayant apporté maintes offrandes, ils louèrent notre Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance aujourd'hui et toujours dans les siècles des siècles. Amen.

9. Autre miracle. (Sur le jeune homme de Mytilène fait prisonnier)

Le miracle qui eut lieu à Mytilène frappe de stupeur toute oreille et tout entendement. Dans cette île (Lesbos), il y a une église très renommée et fameuse du saint grand martyr Georges. Chaque année, à la *memoria* du saint, une foule considérable de peuple a coutume de monter à

l'église et d'y célébrer la panégyrie. Les Agaréniens de Crète, ayant appris cela, attaquèrent un jour les habitants de l'île, vers le soir, à l'heure de la panégyrie. Ils lièrent et capturèrent tous ceux qu'ils trouvèrent dans l'église; de ceux qui étaient au dehors, la plupart prirent la fuite, mais ils en retinrent quelques-uns, qu'ils emmenèrent en Crète. Parmi eux se trouvait un adolescent, qui fut offert à l'émir par l'Agarénien qui l'avait pris.

Du temps s'étant écoulé, alors qu'était venue la fête du très glorieux martyr, l'adolescent était en train de servir l'émir. Ses parents, qui n'avaient rien dérobé à leur foi, qui ne s'étaient nullement endurcis à cause de la perte de leur fils, mais qui, ayant mis leur espoir dans le Seigneur et remerciant le saint, avaient célébré sa fête, sortirent à leur habitude pour appeler ceux qu'ils avaient invités au repas.

Cependant la mère de l'adolescent était retournée à l'église et y avait été laissée seule. Elle se jeta sur le sol, importunant et suppliant le saint de délivrer son fils de la captivité, par tels moyens qu'il saurait grâce à la faveur toute-puissante de Dieu. Le saint donc, prompt à secourir, ne méprisa point les larmes de la femme, mais, ayant gagné la Crète en toute hâte, ramena chez lui sain et sauf l'adolescent et le rendit à ses parents. A l'heure en effet où la femme achevait sa prière, la table étant prête et le mari ayant commencé par proposer, au bénéfice, la protection et le secours du saint, les échansons se tenaient prêts à verser le vin. Alors, par la faveur de Dieu, se produisit un miracle, à la fois inouï et extraordinaire, presque incroyable si l'on n'est pas initié aux œuvres prodigieuses de Dieu: mais si l'on a regard à Habacuc et se met en pensée comment, ravi par un ange, il passa en un clin d'œil de Jérusalem à Babylone (cf. Dan 14,33 ss.), ce miracle-ci non plus, à mon avis, ne paraîtra pas incroyable.

Au même instant où l'adolescent, ayant versé le vin dans la coupe, s'apprêtait, en Crète, à le donner à l'émir, ô merveille, il se trouva offrant le vin à sa mère à Mytilène. A sa vue, tous les convives furent frappés de stupeur, et ils se mirent à lui demander où il était allé, d'où il venait, comment il était là, au milieu d'eux. Le jeune homme répondit : «J'avais rempli de vin ce gobelet pour le donner à l'émir en Crète, soudain j'ai été enlevé par un homme rayonnant de gloire, j'ai été assis sur son cheval, tenant d'une main la coupe, de l'autre la croupe du cheval, et me voici, comme vous voyez, au milieu de vous.» A ces mots, tandis qu'ils le regardaient, ils furent hors d'eux-mêmes, frappés de stupeur à ce spectacle extraordinaire. Et s'étant tous levés de table, ils passèrent toute la nuit à chanter des hymnes de reconnaissance au Dieu Tout-Puissant.

10. (Sur l'omelette)

Dans le thème de Paphlagonie, il y a une église fameuse du saint mégalomartyr Georges, que les gens du pays appellent Phatrynon. Comme elle était au début tout à fait petite, menaçait ruine, et qu'il n'y avait pas d'argent pour la redresser, ou pour mieux dire la reconstruire, il se produisit le fait suivant.

Des enfants s'étaient un jour rassemblés là, ils se livraient à des jeux, et l'un d'entre eux, qui avait eu souvent le dessous, était raillé par les autres. Il tourna les yeux vers l'église de saint Georges et dit : «Saint Georges, fais moi vaincre, j'apporterai à ton église une belle omelette». Aussitôt, s'étant remis à jouer, il fut vainqueur, non pas une fois ou deux, mais souvent. Alors, étant allé vers sa mère, il lui demanda que fût donné au saint le cadeau qu'il avait promis. La femme, qui aimait beaucoup son petit et qui aimait le martyr, confectionna sur le champ le plat demandé et le remit à l'enfant. Celui-ci le prit l'apporta au temple devant l'autel et s'en alla. A ce moment même, quatre marchands, qui passaient par là, entrèrent à l'église pour y prier. Quand ils eurent trouvé l'omelette qui fumait encore, ils se dirent entre eux : «Le saint n'en a pas besoin, mangeons-la nous-mêmes et donnons à la place des grains d'encens.» Ils mangèrent donc, mais furent empêchés de partir, impossible de sortir. Ils jetèrent chacun un *miliarense*, l'empêchement continuait. Ils alors chacun un sou d'or en suppliant le saint de les laisser partir, mais même ainsi, pris de cécité, ils ne purent sortir de l'église. Quand enfin ils eurent déposé, tous les quatre, chacun un second sou d'or avec de chaudes supplications, ils sortirent sans obstacle. Une fois sortis, ils dirent : «Grand saint Georges, que tu es âpre au gain quand tu vends tes omelettes. Nous ne t'en achèterons plus, mais pour cette fois-ci pardonne-nous.»

Dans cette église, il s'est produit et il se produit jusqu'à ce jour une infinité de miracles.

11. Sur Manuel, qui portait des offrandes

Quand nous voulons puiser parmi les miracles accomplis par l'entremise du martyr, suivons le décret de l'enseignement des Saintes Lettres, «purifions-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit, menant à fin notre sanctification dans la crainte de Dieu selon le divin

apôtre» (II Cor 7,1), empressons-nous d'admirer les opérations miraculeuses des saints, hâtons-nous de célébrer leurs fêtes avec ferveur. C'est pourquoi, puisque nous voulons puiser ce miracle extraordinaire et prodigieux accompli dans notre génération par l'entremise du saint grand martyr Georges, accueillons-le avec un vif désir.

Au pays des Paphlagoniens, dans la contrée à l'entour de la métropole de Gangra, en un certain village nommé Didia, a été érigée en l'honneur du très glorieux grand martyr Georges une église très vénérable, que les habitants du village ont comme église paroissiale. Un homme du village de Didia, du nom de Léon, avait un fils nommé Manuel. Léon célébrait régulièrement la *memoria* du saint, mais plus encore son fils Manuel, qui avait une confiance extraordinaire en Dieu et en saint Georges. Et ce n'est pas seulement à cette église qu'il était assidu, mais il allait aussi sans hésitation en d'autres églises des autres saints, invoquant leur intercession et leur puissance pour qu'ils le secourussent. Il faisait tout particulièrement chaque année le pèlerinage du Taxiarque Michel à Chônae, non seulement pour lui-même, mais aussi pour ceux qui, par foi, y envoyaient de bon cœur leurs offrandes. Il partait en joie, apportant ces offrandes à Chônae.

Un jour donc que, ayant reçu de grosses sommes, jusqu'à une livre, il se rendait au temple du Taxiarque Michel à Chônae et qu'il était arrivé au thème d'Anatolie, fatigué, un soir, de la marche, il n'eut pas la force d'atteindre le village où il trouvait habituellement hospitalité. La nuit l'ayant surpris, il voit dans un creux les étincelles d'une cheminée. S'étant détourné de la route, il alla jusque-là d'après la vue de la flamme, et il trouva une habitation, qui était un terrible nid de brigands. Il y demeurait un brigand avec sa femme et son fils, et ils égorgeaient souvent les voyageurs. Dans ce nid de brigands le dit Manuel trouva la femme seule et il la pria de loger chez elle. Elle lui demanda : «Qui es-tu, où vas-tu ?» Il lui dit : «Je suis de telle ville et je vais porter des offrandes du peuple fidèle à l'église du Taxiarque à Chônae.» Quand elle l'eut entendu parler d'offrandes, la femme se met à forger des mensonges et lui dit : «Nous aussi, nous devons aller à Chônae pour y apporter nos offrandes.» Elle disait cela dans l'intention de lui prendre la monnaie d'or de l'offrande. Lui, dans la simplicité de son âme et son caractère sans malice, dit à la femme : «Je transporte environ une livre d'or.» A ces mots, toute ravie, elle l'emmena dans une chambre plus intérieure, où ils étouffaient ceux qui y étaient entrés. Elle lui dit : «Repose-toi là et, demain, va ton chemin en paix.» Puis, ayant fermé la porte à clé, elle attendit son mari et son fils.

La nuit ayant progressé, ils arrivèrent tête baissée et l'air sombre, parce qu'ils n'avaient rien tiré de leur course. Ils lui disent : «Nous nous sommes fatigués en vain, nous n'avons rien pris.» La perfide leur dit en plaisantant : «Vous qui vous êtes fatigués, vous n'avez rien pris. Et moi, en restant assise, j'ai mis la main sur une livre d'or.» Et elle leur raconta toute l'affaire du porteur d'offrandes et ce qu'il avait dit, ajoutant : «Je le tiens enfermé dans la chambre secrète.» A ces mots, remplis de joie, ils lui commandèrent de préparer un superbe repas.

Or Manuel s'était réveillé dans sa chambrette, et il avait entendu tout ce qu'ils avaient délibéré. Saisi d'une affliction profonde, il se mit à invoquer Dieu et le saint grand martyr Georges, en ces termes : «Saint Georges, au secours ! C'est le moment, souviens-toi de moi. Depuis toujours, par tradition ancestrale, j'ai confiance en toi, sous ton aide et ta protection. Ne me laisse pas mourir ici d'une mort cruelle, et rester sans tombe, oublié, mais permets que je revoie ton église et la vénère, et que j'y meure en componction et reconnaissance, et que je ne sois pas tué sur une terre étrangère, mais retourne dans ma patrie, racontant ton miracle en ma faveur.» C'est ainsi, et plus encore, qu'il suppliait avec larmes saint Georges, appelant sa chaude assistance.

Quand les détresseurs se furent assis à table, ils dirent à la femme : «Ouvre la porte et amène l'homme, pour qu'il dine avec nous.» Manuel une fois sorti, ils l'interrogèrent eux aussi, pour apprendre avec plus de soin la chose. Il leur raconta tout en détail comme il l'avait fait pour la femme, n'osant changer une parole ou dire quoi que ce soit d'autre. Ils lui dirent : «Nous aussi, nous devons aller avec toi à Chônae pour y apporter notre offrande.» Après qu'il eut diné avec eux, ils lui dirent : «Lève-toi, partons ensemble pour notre voyage.» Il n'osait pas leur résister, mais marchait résolument avec eux, espérant que Dieu enverrait sur le chemin quelques voyageurs qui le délivreraient des mains de ces assassins. Ceux-ci, quand ils l'eurent emmené, ne prirent pas le chemin battu, la voie droite de la grand-route, mais passèrent par des lieux inaccessibles et non fréquentés, car ils voulaient le noyer dans le fleuve Sygaris. Après avoir marché toute la nuit, ils arrivèrent à l'aube à la rive du fleuve. Ils ne s'engagèrent pas sur le pont, mais à un point du rivage où le fleuve était impassable, et ils lui dirent : «Déshabille-toi vite, pour que nous traversions.» Ils parlaient ainsi, parce qu'ils

voulaient s'emparer non seulement de l'offrande, mais de la robe qu'il avait sur le corps, puis le jeter tout nu dans le fleuve du haut du rivage. Il leur dit : «Laissez venir le jour : il nous est impossible de traverser de nuit.» Le brigand, ayant levé son gourdin, le frappa sans pitié sur le dos, disant : «Déshabille-toi vite.» Quand Manuel eut compris tout le dessein du diable, et qu'il n'y

avait là nulle aide, il cria d'une voix forte: «Saint Georges, viens à mon secours à cette heure, je n'ai personne d'autre pour m'aider.»

A peine avait-il dit, que voici, avec la rapidité d'un éclair, le saint grand martyr du Christ. Le porteur d'offrandes l'entendit qui donnait un coup de bâton au brigand, puis le saint le prit par le pied et le cou et le lança du rivage dans le fleuve. Pareillement il frappa de son bâton le fils et le lança lui aussi. Et quand ils eurent disparu sous l'eau, il n'y eut plus sur le rivage que Manuel. Le saint prit le porteur d'offrandes sur son cheval, et déjà le voici arrivé à la très auguste église de l'Archistratège. Lorsque le jour eut lui, le saint lui dit : «Regarde bien, si tu reconnais le lieu où tu es.» Revenu à lui-même, Manuel voit la très auguste église de l'Archistratège, et dit : «Oui, monseigneur, je suis à Chônae.» Or la route, à partir du lieu où le saint l'avait enlevé, était de huit jours. Alors le saint lui dit : «Je suis le martyr du Christ Georges, que tu as invoqué avec une foi sincère. Vois, je suis venu à ton aide pour te délivrer de la tyrannie et de la soif de sang de ces traîtres meurtriers. Entre donc, paie au Seigneur ton tribut de prières, et à l'Archistratège, puis retourne en joie chez toi et raconte toute l'aide qui t'a été donnée par la grâce du Bon Dieu.»

Sur ces mots, il disparut de ses yeux. Mais aussitôt, à cette heure même, le saint cavalier, éclatant de lumière, fut au nid de brigands où demeurait la femme du brigand, et il lui dit d'une voix sévère : «Où est l'homme qui est arrivé ici hier au soir et qui t'a demandé logement ?» La perfide, prise de terreur, sans oser le regarder en face, lui répondit : «Il est arrivé ici et a diné avec nous, puis a voyagé avec mon mari et mon fils vers Chônae pour y porter notre offrande.» Le saint lui dit : «Tu as bien menti, vaurienne à l'âme perdue, entre dans la chambre intérieure où tu l'as enfermé et amène-le.» A peine fut-elle entrée dans la chambre, qu'un feu du ciel descendit sur la demeure et la consuma avec la très perfide; il anéantit tout ce qui était dans le nid de brigands en sorte qu'il n'y en eut plus trace, mais que c'était comme poussière et cendre, au point d'accomplir le mot du Prophète (Ps 33,16) : «Ta face, Seigneur, menace ceux qui font le mal, de manière que disparaisse de la surface de la terre leur souvenir.»

Manuel entra dans l'église de l'Archistratège, paya au Seigneur son tribut de prières, remit les offrandes des fidèles, puis rentra chez lui. Plus ardemment encore tendait-il désormais sa foi dans le saint grand martyr Georges, et il ne cessait de célébrer pieusement et affectueusement sa fête commémorative, joyeux et racontant le miracle du saint et le salut qu'il lui avait apporté. Il passa le reste de sa vie en componction et reconnaissance, plein de foi et d'amour, remerciant et louant notre Seigneur Jésus Christ. C'est pourquoi à lui reviennent gloire, honneur et souveraineté dans les siècles des siècles. Amen.

Miracles de saint Georges de son vivant

12. Miracle du saint mégalomartyr Georges sur le dragon. Bénis, maître.

Comme nous passons de miracles en miracles, en ce que nous avons entendu dire du mégalomartyr et thaumaturge Georges, rendons gloire à Dieu qui l'a magnifié et qui a donné une telle grâce au très glorieux martyr Georges. Qui, depuis tout âge, a entendu dire, ou qui a jamais vu un miracle pareil à celui que le très bienheureux a fait ?

En ce temps-là il y avait une ville du nom de Lasia et il régnait sur elle un roi du nom de Selvius. C'était un méchant idolâtre, un homme sans loi, un impie, qui n'avait pitié ou compassion de ceux qui croient dans le Christ. «Mais le Seigneur les récompensa selon leurs œuvres» (Ps 27,4). A côté de la ville se trouvait un étang avec beaucoup d'eau. Il naquit dans l'eau de l'étang un cruel dragon, et chaque jour il sortait et les mangeait. Plusieurs jours de suite le roi rassembla toutes ses troupes et partit en guerre contre le monstre : mais on eut beau troubler l'eau on ne put même s'approcher de son gîte. Comme il mangeait les habitants, ils étaient cruellement opprimés. La ville enfin se rassembla, et ils vinrent crier au roi : «Roi, le site de notre ville est beau et bon, et pourtant nous périssons misérablement.» Le roi dit : «Donnez, vous tous, un registre de vos noms, et que soit remis à chacun de nous un numéro. J'ai moi-même une petite fille unique, eh bien je la donne, comme vous, au tour de mon numéro. Il ne faut pas que nous soyons chassés de notre ville.» Ce discours plut à tous. Et ils commencèrent de donner, chacun, jour après jour leurs petits enfants, jusqu'à ce que fût venu le numéro du roi. Le roi revêtit sa fille de pourpre et de byssos, il l'orna de bijoux d'or, de gemmes et de perles, et, l'ayant embrassée, il la baisait tendrement, se lamentant sur elle comme sur une morte et disant avec larmes : «Va, mon unique, va, ma très douce enfant, lumière de mes yeux. Qui, toi partie, ma très douce enfant, chercherai-je des yeux pour avoir un peu de joie ? Quand ferai-je tes noces ? Quand verrai-je la chambre nuptiale, quand allumerai-je les torches, quand entonnerai-je l'épithalame, quand verrai-

je le fruit de ton sein ? Hélas, va, ma très douce enfant, toi sans qui tout n'est plus que mort, me voilà séparé de toi.» Le roi dit au peuple: «Prenez de l'or, de l'argent, prenez mon sceptre, et laissez-moi ma petite fille.» Mais nul ne le lui permit, à cause du décret qu'il avait rendu. Alors le roi, ayant poussé un cri de détresse, la fit partir vers l'étang. Toute la ville, des petits aux grands, y accourut avec lui, pour voir ce qui arriverait à la fille.

Le Dieu bon et miséricordieux, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et vive (cf. I Tim 2,4), voulut manifester un miracle par l'entremise du très glorieux mégalomartyr Georges. En ce temps-là saint Georges était vivant, il avait le rang de comte. Or il arriva que l'armée fût dissoute. Georges s'en alla lui aussi, vers la Cappadoce sa patrie. Par un dessein providentiel de Dieu, le saint passa par ce lieu, et il fit un détour pour abreuver son cheval dans l'étang. Il voit la vierge assise, inondant ses genoux de larmes, tournant les yeux de côté et d'autre et se lamentant. Le saint lui dit : «Qui es-tu, femme, et quel est le peuple qui regarde de loin avec de grands gémissements ?» La vierge dit : «Ce serait une trop longue histoire, je ne puis te le dire. Mais fuis, avant de mourir de male mort.» Le saint lui dit : «Dis-moi, femme, la vérité. Car, par Dieu mon Maître, je veux mourir avec toi, je ne t'abandonnerai pas.» Alors, ayant poussé un triste soupir, la vierge dit: «Monseigneur, le site de notre ville est beau et bon. Mais il est né dans l'eau de cet étang un cruel dragon. Chaque jour il sortait et dévorait les habitants de la ville. Mon père a rendu un décret, et il m'a envoyée pour être mangée par le monstre. Eh bien, je t'ai tout dit : fuis au plus vite.» A ces mots le saint dit à la vierge : «Ne crains rien de ce moment, aie confiance.» Puis il lui demanda : «Quel dieu adore ton père, et ceux qui habitent avec lui ?» La vierge répondit : «Héraclès et Scamandre, Apollon et la grande déesse Artémis.» Le saint dit à la vierge: «Toi, crois en mon Dieu. Ne crains rien de ce moment, mais aie confiance.» Le bienheureux éleva la voix vers Dieu et dit : «Dieu qui es assis sur les chérubins et sur les séraphins et qui jettes les yeux sur les abîmes, toi qui es et qui toujours continues d'être le vrai Dieu, toi qui sais que les cœurs des hommes sont vanité, toi qui as manifesté tes effrayants miracles pour ton serviteur Moïse, manifeste pour moi aussi ta miséricorde, fais avec moi un miracle pour notre bien, subjugue sous mes pieds ce monstre cruel, pour qu'on sache que tu es toujours avec moi.» Et il vint du ciel une voix qui disait : «Ta prière est allée aux oreilles du Seigneur, elle est exaucée. Fais ce que tu veux.» Aussitôt la vierge poussa un cri : «Malheur, Monseigneur ! Va-t'en, la bête vient !» Le saint courut à la rencontre du dragon, fit un signe de croix et dit : «Seigneur mon Dieu, change le coeur de cette horrible bête pour qu'obéisse et croie ce peuple infidèle.» Sur ces mots, par le concours de Dieu et la prière du saint, le dragon tomba aux pieds du saint. Il dit à la vierge : «Défais ta ceinture et la corde de mon cheval et apporte-les moi ici.» La vierge les défit et les donna au saint. Par la providence de Dieu il lia le dragon et le confia à la vierge, disant : «Amenons-le à la ville.» La fille ayant pris le dragon, ils allèrent à la ville. Quand le peuple eut vu ce prodigieux miracle, saisis de frayeur, ils étaient prêts à fuir par peur du dragon, mais saint Georges leur cria : «Ne craignez rien, demeurez en place et voyez la gloire de Dieu, croyez en notre Seigneur Jésus-Christ le vrai Dieu, et ensuite je tuerai le dragon.» Le roi et toute la ville s'écrièrent : «Nous croyons dans le Père, le Fils et le saint Esprit, en la Trinité consubstantielle et indivisible.» Sur ces mots le saint, ayant tiré son glaive du fourreau, tua le dragon et rendit la vierge à son père. Alors la foule du peuple se rassembla, et ils baisaient les pieds du saint en louant Dieu. Saint Georges ayant fait venir l'archevêque Alexandre, il baptisa le roi, ses grands et tout le peuple durant quinze jours au nombre environ de deux cents quarante mille. «Et il y eut grande joie en ce lieu.» (Ac 8,8)

La ville de Lasia érigea alors un très auguste temple en l'honneur de saint Georges. Quand l'église eut été construite, le saint se tint à un certain endroit, fit au-dessus une prière, et il jaillit une fontaine de sanctification. Alors ils crurent en se soumettant au Seigneur.

Saint Georges accomplit beaucoup de miracles et de prodiges par la grâce qui lui avait été donnée.

13. Sur le démon.

Alors que le saint était sorti de la ville et qu'il allait à la ville sa patrie, un démon vint à sa rencontre sur la route, l'air humble, tranquille, et tenant en main un bâton. Ayant reçu un salut de paix, il vint au devant de saint Georges et lui dit : «Paix à toi, Georges.» Le saint dit : «Comment as-tu osé m'appeler par mon nom, que tu ne connais pas. Ne serais-tu pas un mauvais démon ?» Le démon dit : «Comment oses-tu parler ainsi aux anges de Dieu ? Veille à ton langage.» Saint Georges dit : «Si tu es un ange de Dieu, montre-moi ton pouvoir.» Et, ayant tracé sur la terre le signe de la précieuse croix, il clôtura en cercle le démon, et lui dit : «Au nom de notre Seigneur Jésus Christ, viens ici, suis-moi.» Aussitôt le démon s'écria : «Malheur à moi, Georges, de ce que

je t'ai rencontré.» Saint Georges dit : «Je t'adjure, mauvais démon, par ton châtement éternel de me dire qui tu es, et ce que tu voulais me faire.» Le démon dit : «J'avais rang, Georges, aussitôt après le premier Samuel, moi, Georges, j'avais sous moi quarante mille anges. Quand Dieu a créé le ciel, j'étais là. Quand il a séparé la terre, j'étais présent. Quand il a créé la colonne qui soutient la terre, je me tenais là. Quand il a scellé l'abîme, j'étais spectateur. J'avais pouvoir sur de terribles éclairs, j'enchaînais les nuages. Aucun être humain ne peut me voir, les légions des anges me craignent. Mais, à cette heure à cause de mon orgueil, mes pieds foulent la terre, et ce qui est pire en tout cas, c'est que les cadavres des morts tombés en poussière nous souillent. Moi, Georges, j'ai jaloué la grâce qui t'a été donnée, et j'ai voulu aller à ta rencontre, pour que tu m'adores, parce que j'en ai séparé beaucoup d'autres de la gloire de Dieu. Voilà, je t'ai tout dit. Rappelle-toi, Georges, ma gloire d'antan et la misère qui a suivi pour moi. Ne me laisse pas descendre dans l'abîme, parce que ceux qui sont dans l'abîme, sont les premiers transgresseurs, et puissé-je n'y jamais entrer pour l'éternité !» Alors le grand Georges éleva la voix vers le Dieu de l'Univers et dit : «Seigneur mon Dieu, écoute ma prière, parce que tu m'écoutes toujours. Car c'est toi-même qui l'as dit, Seigneur : *Celui qui vient à moi, je ne le jeterai pas dehors* (Jo. 6,37). *C'est toi, Seigneur qui connais les coeurs* (Ac 1,24; 15,8), qui as lié et enchaîné par ma main le cruel dragon. Eh bien, ce démon qui n'a pas accompli ton vouloir, qui n'a pas gardé tes commandements, mais qui a persisté dans sa méchanceté et ne s'est pas tourné vers toi le seul vrai Dieu, jette-le au lieu terrible, pour qu'il soit châtié et ne tente pas l'image que tu as modelée de tes mains.»

Il y avait là une pierre énorme. Le grand Georges fit sur elle un signe de croix et lui dit : «Au nom de notre Seigneur Jésus Christ, ouvre-toi, pierre, et reçois ce mauvais démon.» Aussitôt la pierre se fendit et il en sortit un feu. Le saint saisit le démon et le jeta dans le gouffre en plein milieu du feu. Puis il fit revenir la pierre à l'état où elle était auparavant. Et le démon était dans l'abîme, puni par le feu jusqu'à l'achèvement de l'éternité.

Louons tous le nom admirable du saint mégalomartyr Georges et adressons un chant de gloire à Dieu. Au Père, au Fils et au saint Esprit ensemble conviennent toute gloire, honneur et adoration, maintenant et toujours dans les siècles des siècles. Amen.

14. Narration relative à la ceinture du saint. Cinquième récit.

Tu es admirable, Seigneur, et tes opérations sont dignes d'émerveillement et très glorieuses, en ce que tu as produit de prodigieux miracles à l'honneur et à la gloire de ton saint martyr Georges, et les as manifestés aux yeux de tous, pour que nous sachions que tu es le vrai Dieu, grand et admirable, et que tu récompenses en gloire ceux qui te glorifient : c'est pourquoi tu nous as donné ce saint pour qu'il nous aide et nous secoure et qu'il fasse des miracles, comme notre bon, très fidèle et fervent intercesseur et protecteur.

Écoutez les exploits merveilleux et extraordinaires que le grand martyr accomplissait par la grâce qui lui avait été donnée. Quand le bienheureux eut appris la gloire qui lui avait été révélée, après avoir jeûné quarante jours, il commença de prier devant le Seigneur en ces termes: «Créateur du ciel, de la terre, de la mer et de tout souffle de vie, toi qui nous as faits à ton image et ressemblance ! Tu nous as placés au paradis de délices. Mais nous n'avons pas gardé ton commandement, et, à cause de notre péché, nous avons été exilés du paradis. Tu as ordonné à la terre de ne faire pousser pour nous qu'*épines et plantes piquantes* (Gen 3,18), mais, par tes entrailles de miséricorde, tu t'es montré sur la terre et tu as conversé avec les hommes. Seigneur mon Dieu, toi qui as fait des miracles par ma main, exauce cette fois encore ma prière, montre-moi un signe par l'instrument de ma ceinture, pour que je voie si tu es le Dieu avant tous les siècles, car je ne sais point d'autre Dieu que toi.» Et il vint une voix qui lui dit : «Je ferai pour toi tout ce que tu demanderas.»

Lorsqu'il l'eut entendue, le saint remercia le Seigneur, et il plaça devant l'autel sa ceinture, un morceau de sa tunique et un vase d'argent. Puis il ferma la porte et se retira. Le saint continuait de prier Dieu, pour qu'il lui montrât un signe par l'instrument de sa ceinture. Après sept jours, le saint entra dans le sanctuaire en grande crainte. Il trouve une source d'eau jaillissante, il vit un signe terrifiant, et, se tenant immobile, il loua Dieu pour la gloire qui lui avait été révélée. Il fabriqua un vase d'or, jeta dedans de l'eau puisée à la fontaine sainte, et, ayant pris en main sa ceinture et l'urne sacrée, sortit en quête d'un miracle. Quand il fut arrivé à la ville, il trouva là un paralytique. L'ayant regardé, le saint lui dit : «De quelle religion es-tu ?» L'homme paralysé des membres lui dit : «De celle qui s'adresse à Héraclès, Apollon et Artémis». Le saint lui dit : Voilà pourquoi tu en es venu à un si triste état. Si tu avais cru dans le Dieu du ciel, tu n'aurais pas à souffrir ainsi.» Le paralytique dit : «Dieu du ciel ou dieu de la terre, nul ne peut me guérir.» Le saint dit : «Crois en mon Dieu, et tu seras guéri de ce mal.» Le paralytique dit : «Va-t'en loin de moi. Je

te vois beau, puissant, en grand honneur, et tu te joues de moi et me condamnes ! Si tu as quelque pitié, jette dans ma bouche l'eau que tu tiens et rafraîchis ma langue desséchée qui me torture cruellement depuis déjà vingt-huit ans. Tu vois mes membres putrides, tu vois la dissolution de mon corps et la disposition de mes doigts, tu entends ma voix déformée, il ne me reste plus rien que la voix et la langue, et tu me dis *Si tu avais cru, tu ne serais pas devenu ainsi* ! Va-t'en loin de moi, même si tu ne rougis pas de me regarder.» Alors le saint dit au paralytique : «Tu n'as pas foi dans mes paroles, tu vas voir maintenant la puissance de Dieu.» Le saint plaça sa ceinture au-dessus du paralytique et le frotta de l'eau puisée à la sainte source. Aussitôt, par le concours de Dieu, tous ses membres pourris furent guéris, l'homme fut entièrement remis en santé par le Dieu bon et miséricordieux et par le très saint et très glorieux mégalomartyr Georges, et il louait et glorifiait le Père, le Fils et le saint Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.

15. Vision miraculeuse du saint et glorieux mégalomartyr Georges. Maître, bénis !

Levez les yeux de votre esprit, frères, et voyez ce prodige qui s'est accompli de nos jours. Considérez la Bonté indicible de Dieu et donnez-Lui louange de gloire. Écoutez les terribles merveilles du très glorieux grand-martyr Georges. Approchez, vous tous qui craignez Dieu, et je vous raconterai les effrayants secrets dont le saint eut la vision.

Après que saint Georges eut été enfanté et qu'il eut atteint l'âge viril, il arriva que la grâce du Saint Esprit l'éclaira et le poussa à la crainte de Dieu. Il se mit à servir Dieu nuit et jour par des jeûnes, des veilles et des prières, et, lorsqu'il eut jeûné quarante jours, il commença à invoquer Dieu en ces termes : «Dieu sans commencement, Principe le plus premier de la vie du monde, Toi qui n'a ni commencement ni fin, Toi qui, par une Miséricorde ineffable, T'es montré à ton serviteur Moïse sur le mont Sinaï à cause de ton bien-aimé Israël, si je suis digne de ton royaume et s'il Te plaît que je sois ton esclave, montre-Toi à moi avec toutes tes armées, pour que je sache que Tu es bien mon Dieu, comme Dieu terrible ayant autorité sur toute la terre.» Telle fut la prière du très glorieux martyr Georges, et l'éternel et vrai Dieu ne la dédaigna point, il ne méprisa point sa requête, mais au cours d'une vision nocturne, un ange du Seigneur vint et lui dit : «Georges, ta prière est montée aux Oreilles du Seigneur, Il l'a exaucée, et voici le message qu'Il t'a envoyé : "J'ai entendu ta voix, ta requête est venue à Moi. Eh bien, Je satisfais ta demande. Veille avant l'aube sur la montagne, et tu verras ce que tu as demandé, pour que tu saches que Je suis avec toi.»

Moi, Georges, quand j'eus entendu cela, je montai sur la montagne chantant le verset de David : «Dirige mes pas selon ta parole, que ne domine sur moi nulle iniquité». Alors que je lisais ce verset et d'autres encore, un éclair de feu vint de l'orient et donna un coup près de moi. Saisi de frayeur et ayant fixé les yeux pour voir d'où venait le feu, je vis quatre roues comme si elles étaient toutes d'or, et une foule de peuples au-dessus des roues. Ils se mirent à arriver avec violence et ils chantaient : «Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre». Ils vinrent près de moi et aussitôt cessèrent. Comme je me demandais avec crainte ce qu'était cela, j'entendis un coup de tonnerre venu du couchant. Alors que, pris d'effroi, je regardais vers le couchant pour savoir ce qu'était ce bruit, je vis six roues pareilles aux autres, et, au-dessus d'elles, des multitudes de peuple bellement ornées, bellement formées, portant des ornements d'or, brillantes comme l'or; et ils chantaient eux aussi : «Saint Dieu, Saint Fort», et autres exclamations pareilles. Ils vinrent aussi avec les autres. Et il surgit aussitôt une lumière du côté du Nord, et je vis douze roues pareilles aux autres et des foules nombreuses au-dessus d'elles, elles faisaient un bruit terrible, et leur psalmodie était admirable, elle faisait fondre l'âme et l'esprit. Mais je ne comprenais pas ce qu'ils disaient. Et tandis que je m'en étonnais, je vis du côté du sud quatre roues qui arrivaient avec violence. Ils chantaient aussi : «Seul est saint, seul Seigneur Jésus Christ qui vient dans le monde, surtout vers saint Georges.» Quand les quatre corps de troupes se furent rassemblés, un doux soleil vint vers nous. Comme j'avais fixé les yeux pour voir d'où venait cette lumière, je vis douze trônes au-dessus des nuages, et des hommes de belle apparence et admirables, et ils étaient assis sur les trônes. Ils vinrent eux aussi rejoindre les corps de troupes, et aussitôt je vis un grand vase d'or, il était dressé au milieu de nous, et il en sortait un merveilleux parfum. Et de ce parfum, il remplissait le ciel, la terre, la mer, les montagnes, les collines, le monde entier. Et comme j'étais rempli du parfum, je vis un grand nombre de Puissances qui descendaient, et avec elles une nuée lumineuse, et au milieu de la nuée une image d'homme plus pure qu'un rayon de soleil. Elle vint et se tint au milieu des corps de troupes, et ils se mirent un par un à adorer cette image, puis aussitôt cessèrent. Comme je réfléchissais avec crainte, je vis quatre colonnes de feu qui descendaient du ciel, elles virent elles aussi

rejoindre les corps de troupes, et tout cela était rassemblé près de moi. Et moi, à cause de mon extrême crainte, je ne savais que faire. Et je vis un grand vent qui faisait fondre monts et rochers, et il y avait un son de brise légère, et une nuée ressemblant à un feu et des multitudes innombrables au milieu de la nuée. Et quand ils furent arrivés à la distance d'un stade, tous les corps de troupes se mirent à chanter : «Seul est saint, seul est Seigneur le Roi de gloire.» Et il vint une voix qui me dit : «Georges, mets ton visage sur le rocher et écoute avec soin». Et il vint un rayon de soleil et il me donna un coup au sommet du crâne et il me jeta dans le trouble, et mon âme tomba en une complète défaillance, et ma langue se colla à ma gorge. Alors vint la voix immaculée de Dieu, cette voix premier principe de toute vie, qui a brisé les liens de la mort, plongé le diable dans les ténèbres, ressuscité Adam, et elle me dit : «Georges, J'ai satisfait à ta demande, à cause de toi, Je suis descendu du ciel. Mais il est impossible que tu voies mon Visage, parce que nul homme qui a vu ma Face ne continuera de vivre. Ceci te sera un signe. Ma Droite te couvrira, Je mettrai mon Esprit sur toi; et tu seras le premier dans mon royaume. Tout ce que tu auras lié sur la terre sera lié au ciel et tout ce que tu auras délié sur la terre sera délié au ciel; tout ce que tu auras demandé en mon Nom, Je te le donnerai et ton nom sera dans le Livre éternel. Tu subiras pour Moi le martyre : trois fois ils te mettront à mort, mais Je te ressusciterai pour l'exultation des peuples et ton nom sera fameux d'une extrémité à l'autre de la terre. Je n'aurais pas voulu t'appeler à témoigner pour Moi, mais c'est pour que tu sois le soutien des martyrs. C'est pourquoi Je t'ai aimé comme Abraham, Isaac et Jacob, et partout où tu seras, Je serai avec toi. Va en paix, élu de mon royaume, va à la plaine que foulent les hommes, dans peu de temps tu viendras dans mon royaume de nouveau, mon royaume perpétuel et éternel.» Sur ces mots, le Seigneur remonta au ciel, et, m'étant relevé, je ne vis plus aucun de ces êtres.

Ô le prodigieux miracle ! Qui de tout siècle a jamais entendu dire d'aussi grands prodiges que ceux que le Seigneur a accomplis à l'égard de saint Georges ? Aussitôt, en effet survint l'un des séraphins, il m'appela et me dit : «Georges, veux-tu savoir ce que signifie cette vision ? J'ai été envoyé par le Seigneur, je vais t'expliquer tout ce que tu as vu. Les quatre roues venues de l'est sont les terribles chérubins; les roues venues de l'ouest, les saints séraphins, les glorieux anges aux six ailes; les douze roues venues du sud, les douze légions des anges aux yeux multiples; les douze trônes sur les nuées sont les douze disciples du Christ, qui viendront juger les douze tribus d'Israël; le vase d'or qui remplit de parfum tout l'espace est l'Esprit de Vérité; la nuée qui contient les multitudes d'anges est le Fils de Dieu; les quatre colonnes sont les archanges et l'image admirable dans la nuée est le Seigneur qui t'a parlé. Va en paix, toi qui es le bien-aimé et l'élu de Dieu, toi l'illumine précieux aux yeux de Dieu.»

Ô le prodige, l'étrange mystère ! Qui a entendu dire, qui de tout siècle a vu une telle gloire ? Où irai-je chercher un pareil à toi dans ma louange, mégalomartyr du Christ Georges, dans l'Ancienne Alliance ou dans la Nouvelle ? Isaïe, le grand prophète, a reçu sur ses lèvres, au moyen de la pince, le charbon céleste : toi, ô très bienheureux Georges, tu as entièrement revêtu l'Esprit saint (cf. Is 6,6). Daniel le prophète, aux bords du fleuve Chôbar, a vu les trônes, l'Ancien des Jours était assis et des milliers de milliers le servaient (cf. Dan 7,9-10) Toi, tu as vu non seulement des milliers de milliers, mais des myriades de myriades, et le Roi de gloire avec les puissances célestes, tu l'as vu face à face et tu as entendu sa voix immaculée.

A qui te comparerai-je dans ma louange, mégalomartyr du Christ Georges ? A ce fameux apôtre Paul ? Sans doute il a été ravi au paradis, et il a vu, mais il n'a pu rien raconter (II Cor. 12,4) : toi, tu as contemplé les admirables merveilles des cieus, et tu peux décrire leur gloire.

A qui te comparerai-je dans ma louange, très bienheureux Georges ? A ce fameux protomartyr Étienne ? Sans doute, au moment de rendre son dernier saint soupir, il vit le ciel ouvert et le Fils de Dieu debout à la droite du Père. (cf. Ac 7,55) Toi, ô très bienheureux Georges, tu as vu non seulement le Fils de Dieu, mais le Père, le Fils et le saint Esprit.

Comment te louerai-je, mégalomartyr du Christ Georges ? Je ne trouve rien qui soit digne de toi, le pionnier des martyrs, qui as mérité d'entendre la voix immaculée, l'élu de Dieu, le concitoyen des anges, qui as mérité d'être inscrit au livre éternel, le préparé pour le royaume de Dieu, qui as reçu pouvoir de lier et de délier, le familier de la sainte Trinité, le bon conseiller des chrétiens, le pont qui mène à la vie, le secours des gens en détresse, le prompt assistant des pécheurs, le sanctifié par la grâce, le libérateur des prisonniers, le port des marins, le prompt visiteur de ceux qui sont dans les prisons et les chaînes, le prompt visiteur et auxiliaire des désespérés.

A. Sur le mansionnaire fait prisonnier

Après ce préambule, je vais, Dieu aidant, essayer de traiter brièvement, en toute foi, avec pleine dévotion, des miracles que Dieu a daigné manifester par son très bienheureux soldat Georges, pour la louange et la gloire de son nom, dans la basilique dudit très glorieux martyr qui est à Rome, miracles tombés dans l'oubli par l'incurie ou la paresse des prêtres, et qui se sont produits ou il y a longtemps ou dans les temps modernes, comme je l'ai appris très exactement.

Ainsi donc, comme, dans la susdite église du martyr saint Georges, un certain mansionnaire, tout en s'appliquant jour et nuit en son particulier à son office, n'en était pas moins lié en mariage à une épouse, tantôt il désirait d'être tout entier à son service, tantôt il n'aspirait qu'à faire fonction d'époux. Mais parce qu'il est écrit «Nul ne peut servir deux maîtres» (Mt 6,24), et encore «Dans le métier des armes, personne ne s'encombre des affaires de la vie civile, s'il veut donner satisfaction à qui l'a engagé» (2 Tim 2,4), et «Celui qui n'est pas marié a souci des affaires du Seigneur, des moyens de plaire au Seigneur, celui qui s'est marié songe aux moyens de plaire à sa femme» (1 Cor 7,32 s.), ainsi l'homme dont nous parlons, quand il servait Dieu, offensait sa femme, et quand il plaisait à sa femme, d'une certaine manière semblait mépriser Dieu. Alors donc que, s'adonnant jour et nuit à ces exercices, il était en quelque sorte déchiré intérieurement et jusque dans son attitude, il arriva qu'un jour, l'été étant proche, il voulut visiter la moisson d'un champ qu'il avait semé de ses mains près de la mer : mais par la crainte extrême qu'il avait des Agaréniens, il ne pouvait s'approcher de ce champ. A la fin, partagé entre son amour de la moisson et la terreur des Sarrasins qui faisaient des incursions ici et là sur les côtes pour capturer des hommes ou se livrer à d'autres déprédations, le dit gardien parla ainsi à sa femme : «Chère femme», dit-il, «qu'est-ce qui convient à ton avis ? J'hésite beaucoup, parce que le bruit court d'une attaque des Barbares, j'ai peur que, si je m'avance vers la côte, ils ne m'emmènent peut-être avec eux par la mer comme captif.» Elle alors, dit-on, lui répondit : «N'aie aucune crainte, mon cher mari, nulle terreur, mais va au plus vite visiter ta moisson.» Voyez à quel point détestable se montre cette seconde Ève ! La première, poussée par le serpent, offrit à son mari la coupe de mort qui chassa du paradis de délices le premier-né des créatures : celle-ci, par une inspiration satanique, envoya le gardien de la sainte basilique au royaume des Sarrasins. Voyez cette seconde très impie reine Jézabel ! La première, par la terreur qu'elle lui inspirait, obligea le prophète Élie à se retirer pour un temps (3 R 19) : celle-ci poussa son mari à ne pas redouter ce qu'on disait des païens. Bref, comme, après cette conversation, elle l'avait délivré de ses craintes et qu'elle l'obligeait à vivre avec une bourse bien garnie, alors qu'il reposait sur son lit, il lui apparut dans son sommeil un très beau jeune homme aux vêtements éclatants, qui lui demanda : «Où veux-tu aller, gardien ?» – «Seigneur, je veux visiter ma moisson.» Alors le jeune homme : «Veille à ne pas négliger mon conseil. Car si tu vas là-bas, les Sarrasins te feront aisément prisonnier et t'emmèneront en leur patrie.» Sur quoi : «Qui es-tu donc, très beau jeune homme,» dit le gardien, «qui me donnes, à moi indigne, ce conseil prévoyant ?» L'autre dit : «Les fidèles me nomment saint Georges.» Aussitôt réveillé, le gardien rapporta à sa femme ce qu'il avait vu. Mais elle : «Tu as vu cela,» dit-elle, «parce que hier soir tu as parlé des Sarrasins. Allons, lève-toi, va, n'aie pas peur.» Hélas, quel est le cœur viril que n'arrivent pas à corrompre, sans peine, les paroles d'une femme ! Bientôt il se lève, effrayé pourtant, et s'en va. Et voici : au cours d'une attaque soudaine il est capturé par les Ismaélites, qui le conduisent, enchaîné avec d'autres, en leur pays, c'est-à-dire Palerme. Alors, sans tarder, mains et pieds liés par des chaînes de fer, ils le jetèrent en un affreux cachot. Bon gré mal gré revenu enfin à lui-même, pleurant et gémissant il se mit à clamer : «C'est bien fait, malheureux ! Pourquoi as-tu méprisé un conseil de vie, pourquoi as-tu écouté la voix de ta misérable femme ? A qui jamais, s'il a prévarié contre un commandement divin, n'est-il pas arrivé un malheur comme il m'arrive à présent ?»

C'est par ces paroles, et d'autres semblables, qu'il ne cessait jour et nuit, avec larmes, soupirs et lamentations, d'implorer Dieu. Car, Dieu l'inspirant, il s'était mis devant les yeux de l'esprit ce mot de l'Évangile qui claironne continuellement : «Demandez, et vous recevrez; cherchez, et vous trouverez; frappez à la porte, et l'on vous ouvrira» (Mt 7,7). Oui bien, cet homme demanda, et il reçut la délivrance; il chercha, et il trouva la rédemption; il frappa, et le Seigneur lui ouvrit la fermeture du cachot. Ô l'admirable pitié, ô l'ineffable miséricorde, ô l'incompréhensible clémence ! Dieu, qui t'a cherché de tout son cœur et ne t'a pas trouvé, quel pécheur ou désobéissant est revenu à toi et n'a pas été accueilli, quel prisonnier lié de chaînes t'a invoqué et n'a pas été délivré ? «Que me secoure aussi, maintenant, moi indigne, une large pitié, que m'assiste une bénigne miséricorde, que me délivre une tout abondante clémence ! Viens à moi, saint Georges, serviteur de Dieu ! Ne regarde pas, adorable martyr, à mon ignorance et à ma légèreté ! Intercède auprès de Dieu pour moi, qui ai méprisé tes saints conseils de vie, pour que, sorti de ce cachot, je puisse revoir ta sainte maison et me livrer très pieusement au service de Dieu et au tien tous les jours de ma vie.»

Comme, sans relâche, il faisait ainsi jour et nuit, avec larmes, ces supplications, peu de jours après il lui apparaît en vision nocturne un jeune homme, qui, l'exhortant gentiment, lui dit : «Lève-toi, qui que tu sois, lève-toi, homme qui pries Dieu en toute sincérité, n'hésite pas à me suivre au plus vite !» Lui alors : «Comment puis-je te suivre,» dit-il, «gisant comme je suis, lié dans ce cachot ?» Et le jeune homme : «Le Seigneur, à coup sûr, va briser tes chaînes, déjà il a ouvert la porte de cet affreux cachot par les mains de son serviteur que tu as invoqué avec toi. Lève-toi, n'hésite pas !» A ces mots, le mansionnaire remercia Dieu et, délivré, se hâta de suivre le jeune homme. A la porte du temple se trouvait un cheval blanc tout prêt : le jeune homme s'y assit et lui ordonna de monter derrière lui. Ô l'admirable pitié de Dieu, ô l'admirable clémence de Dieu, en un clin d'œil le gardien fut ramené heureusement au lieu d'où il avait été malheureusement enlevé. Celui qui le transportait dit : «Reconnais-tu où tu es maintenant, gardien ?» – «Oui bien,» dis-je, «oui bien, Monseigneur, je reconnais que je suis dans mon champ.» Alors, par un audacieux souhait, il demande, en l'interrogeant, le nom du porteur : «Qui es-tu, Monseigneur, toi qui pour moi, misérable contempteur du conseil que j'avais reçu, as fait disparaître les embarras de ma vie ?» L'autre dit : «On me nomme le soldat du Christ. Retourne en toute sécurité en ma maison et accomplis ta promesse. Révèle les grandes et merveilleuses grâces que Dieu t'a faites.» Et ayant ainsi parlé, il s'élança et disparut de ses yeux.

Le gardien avait été jeté à terre. Aussitôt il se relève et, exultant de joie et louant Dieu, il rentre à Rome et pénètre dans l'église du très bienheureux soldat du Christ saint Georges. Quels ne furent pas son triomphe et sa joie, que de larmes, que d'actions de grâces il rend à Dieu pour son retour ! Qui peut dire, qui peut décrire le nombre des actions de grâces, et de combien d'hommes et de femmes, rendues à Dieu notre Sauveur et au bienheureux soldat Georges, toujours si prêt à aider les siens quand ils le cherchent de tout leur cœur. Après cela, il se sépara de sa femme, comme il l'avait promis quand il était enfermé, et il servit fidèlement, comme un héritier, Dieu et le bon saint de son pays. Souvent on le voyait aux portes de la dite église appliqué au métier de cordonnier, d'où il se procurait le nécessaire. C'est ainsi enfin qu'il passa de cette misérable vie à la vie éternelle. Mais avant que le dit gardien souvent nommé eût payé sa dette de mort, comme il voulait en quelque sorte contrebalancer par un cadeau sa délivrance, il fit peindre bellement sur l'une des colonnes de marbre la figure de saint Georges et se fit représenter agenouillé à ses pieds.

Nous enfin, qui avons en pieuse affection raconté cette histoire, ou ceux qui avec foi la lisent et l'écoutent, puissions-nous, à l'aide des mérites du très bienheureux martyr, être préservés des attaques du très rusé Ennemi, sous la protection de notre Seigneur Jésus Christ, par le secours duquel le très bienheureux Georges soutint de grands et multiples combats. Et après qu'il fut parvenu au royaume céleste, Georges, outre ce miracle, en accomplit bien d'autres, dont il reste mémoire, lui qui, avec le Père, le Fils et l'Esprit saint, vit et règne, Dieu, pour l'infinité des siècles des siècles. Amen.

HYMNE EN L'HONNEUR DU SAINT MÉGALOMARTYR DU CHRIST ET TRIOMPHATEUR
GEORGES,
CONTENANT EN RÉSUMÉ SA VIE, SES COMBATS,
ET QUELQUES-UNS DE SES MIRACLES

(On le chante sur le 3^e ton, sur le modèle de *Akatalèpton esti*.)

Venez ici, prêtez l'oreille pour entendre, frères,
la sainte conduite du sage Georges.
Il naquit, jeune rameau, d'un père Cappadocien, d'une mère de Palestine,
comme fils donné par Dieu.
Puisqu'il était le fruit de parents pieux,
il vivait pieux, agréable à Dieu, brillant d'éclat.
Il s'engagea dans l'armée, et quand il fut monté en grade,
on le disait généralement un général de choix.
Mais comme le Prince avait fausse opinion eu égard à Dieu,
Georges, publiquement, le déclarait ennemi.
Il proclamait ouvertement devant de grandes multitudes
Que le Christ était Dieu, et lui-même chrétien.
Il jetait l'opprobre sur les dieux qui ne sont pas de vrais dieux et criait :
«Ô dégoûtants li contre leurs adorateurs.
Qu'arrive-t-il après cela ?
Georges est aussitôt arrêté
brutalement, injustement on le saisit.
Ce général que tous admirent est frappé,
percé de lances cruellement, et on l'enferme en prison.
Davantage, dans la prison, il subit tortures non petites,
oui, Georges, dis-je, pour le présent.
Une grande et lourde pierre lui écrase la poitrine,
et des bourreaux homicides lui étirent les pieds dans les ceps.
Puis sur la roue épouvantable il est cloué membre à membre
et flagellé de nombreux coups, ce Georges, aux yeux de tous.
Toutes les tripes secouées, Dioclétien, l'empereur dément,
Lui lance de cruels sarcasmes.
Mais, ô miracle divin, de la roue épouvantable,
Un ange vient visiblement délivrer notre saint.
Aussitôt, à cette vue, certains se sont mis à croire,
Des grands, des sages, la femme même du tyran.
Le saint s'est dressé sain et sauf devant le Prince,
il l'a changé en statue par sa métamorphose.
Alors le cruel tyran des impies le fait jeter
dans une fosse brûlante de chaux vive.

Mais comme, trois jours entiers, il y est resté sans dommage.
cela plonge le prince incrédule en une extrême agitation.
Cette fois, il lui fait mettre chaussons de fer avec des clous en dedans,
et il les fait passer au feu par en dessous.
Mais lui, les ayant reçus, court tout brûlant de zèle :
«Georges,» dit-il, «cours, cours maintenant, loi aussi,
pour atteindre ce que tu désires depuis ta plus tendre enfance,
Jésus, le Sauveur, le vrai Dieu.»
Cruellement ensuite on lui écorche le visage
et tout le corps : il est tout en joie dans le Christ.
On lui fait prendre en boisson d'affreux poisons
qu'a préparés un sorcier, un magicien très méchant.
Mais comme, les ayant bus, il n'en éprouve nul dommage, Georges suscite,
ô fidèles, applaudissements dans l'assistance.
Et lorsque, comme le Christ, il ressuscite un cadavre

Miracles de saint Georges

et par sa prière exauce la demande des infidèles,
alors, quand il a vu cela, le terrible Athanase
se fait esclave du Christ et combat pour Lui.
Enfermé dans sa prison, le martyr, en toute joie,
par ses paroles, par ses miracles, convertit le peuple à la foi.
Si bien que ce n'était plus tenu pour une prison,
mais, grâce au saint, pour un lieu sacré, un temple.
Aussi le Souverain Maître de l'Univers lui-même se montre-t-il à l'illustre Georges.
Il l'embrasse, le fortifie et le remplit de la grâce
qu'il possède, lui, le Dieu Souverain Maître.
Le tyran, reprenant courage, veut le gagner par flatteries,
il proclame qu'il va attirer à lui l' élu de Dieu.
Ensemble ils entrent à l'intérieur du temple pour y voir les dieux qui sont là,
que faussement on nomme dieux.
Lorsque le saint les a vus qui se dressent près de l'autel,
il dit avec autorité que ce ne sont pas des dieux.
Alors, par la malédiction du martyr et son commandement terrible,
ils tombent à terre et s'écrasent en petits morceaux.
Sur quoi, grandement ému de colère, l'Empereur
aussitôt écrit la sentence et la signifie.
Alors l'impératrice Alexandra rend témoignage
qu'elle est chrétienne, elle repousse son époux,
et, s'étant portée d'elle-même à un supplice volontaire,
rend son âme au Christ avant le billot.
Prenant les devants avec courage,
le martyr dit par testament
à son esclave
où il veut que soit transporté son corps,
qu'il faut le mettre au tombeau dans la terre de Palestine,
car c'est la patrie de sa mère.
Puis il fait sa prière au Dieu qu'il désirait depuis l'enfance,
un glaive le décapite et sa tête roule à terre.
Alors, joyeux, il rend au Christ son âme toute brillante,
couronnée comme il convient.
Le dit serviteur aussitôt transporte pieusement son corps,
avec zèle, au lieu indiqué.
C'était alors le 23^o du *mois* de Pharmouthi le désiré,
à la saison du printemps.
Quelque temps après, les pieux fidèles de Lydda y
fondèrent une église en l'honneur de Georges.
L'église bellement achevée, ils la sanctifièrent avec éclat
en y installant le cercueil du martyr Georges.
C'était le 3^o de Novembre, jour que nous avons reçu tradition de fêter,
comme de juste, splendidement.
Telle est la vie du puissant stratège, l'excellent chef,
le sage, illustre et admirable Georges,
dont la gloire et l'honneur rayonnent sur les habitants de la terre
comme l'astre radieux, comme le brillant soleil.
Ce saint, Georges, veux-je dire, a été riche,
est riche encore de gloire divine, jusqu'aux limites de la terre.
Tous les peuples, incrédules et fidèles, le vénèrent,
chacun en sa langue, en sa tribu.
Tous les rois de la terre le célèbrent à l'envi,
et les chefs, et l'armée, et le peuple fidèle,
Patriarches, savants et prêtres, archiprêtres,
moines et ascètes, avocats et juges.
Car il est le triomphateur de tous les ennemis de la terre,
des invisibles et des visibles.

Miracles de saint Georges

Quant à ses miracles, quel esprit suffira jamais à les compter,
à les mettre par écrit diligemment ?
J'en écris pourtant quelques-uns, mon cher athlète,
parce qu'ils sont plus connus parmi tous tes amis.
La ville des Lassaiens porte témoignage en ta faveur
sur la destruction du serpent et la joie de toutes les familles,
comment tu as sauvé le peuple de ce monstre et l'as guidé
vers le Dieu de tes nombreux miracles.
Comme fils adoptif de Dieu, tu as fait jaillir là-bas,
aux yeux de tous une fontaine de sanctification.
Tu as fait que reste suspendue en l'air la flèche
lancée dans ton temple,
visiblement, en mémorial de tes nombreux miracles.
Ayant frappé une roche en son milieu, tu as enfermé au dedans
l'Ennemi terrible pour le genre humain.
Et celui qui un jour outragea ton image, ô habile,
tu le fais mourir, mon cher athlète du Christ.
Nombreux sont les prisonniers que tu as délivrés des mains des impies
parce qu'ils avaient crié vers toi, ô très sage.
Bien plus, les bœufs du laboureur égorgés par ton commandement,
Tu ne les as pas laissés se perdre,
mais les as restitués tous sains et saufs :
car tout ce qu'il y avait d'os en ce bétail, tout cela, sans coupure aucune,
tu l'as fait revivre aux yeux de tous, ô prodigieuse merveille !
Pareillement, tu rends la vie et le souffle au soldat qui avait péri égorgé
par le prosmonaire qui desservait ton église :
car il s'était fait l'esclave de l'or, son esprit était aveuglé.
En outre, le cruel Sarrasin, quand il eut vu en ta sainte église
le plus extraordinaire miracle,
à cause de cela fut baptisé et devint moine,
et vaillamment témoigna pour la foi, confessant le Christ.
Dans cette même église tu as accueilli aussi, par un évident miracle,
la colonne de la femme veuve.
A Jaffa aussi, ô sage Georges, ton église atteste
l'événement de joie qui s'y est produit.
De fait, si je voulais relater tous ces miracles exactement,
mon écrit n'y suffirait pas : ils sont sans nombre.
C'est la vérité même, et nul ne doute qu'ils sont une infinité
et n'admettent pas qu'on les mette par écrit.
C'est pourquoi nous aussi, pleins d'une foi sans déviation,
nous disons que toujours tu réussis en tout ce que tu veux.
Eh bien, ô martyr athlète, délices de tous les croyants,
ô Georges, je crie vers toi : «Tiens-toi ici près de nous,
Tiens-toi ici près de nous, qui honorons avec éclat ta sainte translation.
Car tu es notre protecteur, pour que nous soutenions avec aisance
la brûlante chaleur de l'été, jusqu'à la vendange.
Tu veilles également sur nous, pour nous préserver du froid,
et des pluies et des vents funestes.
Car, des mains de la pure Mère de Dieu Marie,
tu tiens la charge de garder et préserver les sanctuaires de l'Athos.
Tu as là des skites, des monastères, des ermitages en grand nombre,
tu as là de saintes maisons et d'admirables images.
On t'appelle «Gardien de la Montagne,»
de la noble guette, tu veilles sur tous les moines de l'Athos.
Agrée aussi de notre part, excellent chef, avec hanté toutes ces fêtes
que dès le premier jour nous célébrons en ton honneur.
Accueille-les et donne-nous, qui t'honorons avec éclat,
Une vie qui s'écoule en paix et la lumière de l'esprit.
Donne-nous de comprendre, en façon qui plaise à Dieu
comme il est juste, ce qui importe au salut, d'y veiller et de vivre ainsi.

Miracles de saint Georges

Et puisqu,ô Georges, tu abondes singulièrement, en vérité,
en la franchise de parole auprès de Dieu,
Ne cesse pas de demander, d'intercéder, de considérer tous moyens,
pour que nous soyons sauvés nous aussi, et délivrés de la ruine.
Et accepte avec confiance, de nous qui crions vers toi,
ô Georges notre berger, notre «Amen, Amen, Amen.»



EXTRAITS D'ADAMNANUS. «SUR LES LIEUX SAINTS.»

a. Sur l'image de Georges sculptée sur une colonne de marbre.

Le saint homme Arculfe, qui nous fit tous ces récits sur la Croix du Seigneur, qu'il avait vue de ses yeux et baisée, nous raconta aussi une autre histoire sur un confesseur du nom de Georges, qu'il avait apprise à Constantinople de certains habitants de la ville qui savaient bien la chose. Ils avaient coutume de la narrer en la façon que voici.

A Diospolis, patrie d'un certain confesseur Georges, dans une certaine église, il y a une icône de ce saint sculptée sur une colonne de marbre, attaché à laquelle il avait été flagellé au temps de la persécution; néanmoins, délié après la flagellation, il vécut encore beaucoup d'années. Or un jour, comme un individu incrédule et dur de cœur était entre à cheval dans cette église, à la vue de la colonne de marbre, il demanda à ceux qui étaient dans l'église : «De qui est cette image représentée sur la colonne de marbre ?» Ils lui dirent : «C'est le portrait du confesseur Georges, qui a été attaché à cette colonne et flagellé.» A ces mots, sous la poussée du diable, cet homme très stupide, en grande colère, frappa de sa lance l'image, chose insensible. Or la lance, pénétrant aisément comme au travers d'une masse de neige molle, perfora de l'extérieur, par un tour extraordinaire, cette colonne de marbre. Le fer de la lance resta fixé à l'intérieur et ne put nullement être retiré, la haste, s'étant heurtée contre l'image du saint confesseur, à l'extérieur du marbre, s'y brisa. Bien plus, le cheval sur lequel était assis ce misérable, tomba mort au même moment sur le pavé de l'église. Le malheureux lui-même, tombant à terre, voulut se retenir des mains à la colonne de marbre, mais ses doigts y demeurèrent fixés. Ce que voyant, le malheureux, qui ne pouvait retirer ses dix doigts étroitement liés et collés dans l'image de marbre du saint confesseur, invoque, pris de repentir, le nom du Dieu éternel et de son confesseur et demande avec larmes d'être délivré de ce lien. Le Dieu miséricordieux, «qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et vive» (1 Tim 2,4), accueille ses larmes de repentance, et non seulement il le délivra actuellement du lien visible qui le retenait dans le marbre, mais encore, le secourant dans sa miséricorde, il le libéra, sauvé par la foi, des liens invisibles des péchés.

Il est par là montré à l'évidence en quel grand et bel honneur le Seigneur tient Georges qui l'avait confessé dans les tourments, puisque sa puissance a rendu pénétrable, dans une matière naturellement impénétrable, la cuirasse de Georges, puisqu'il a fait aussi, par un miracle, que la lance de l'adversaire, qui par nature ne pouvait pénétrer le marbre, l'a pénétré, et qu'enfin, dans sa puissance, il a fait pénétrer, dans cette même matière impénétrable, les doigts naturellement sans force de l'individu, ces doigts que tout d'abord, enchaînés dans le marbre, lui-même, cet homme dur, n'avait pu retirer, mais que, d'un seul coup, quand sa terreur extrême l'eut adouci et fait se repentir, il retira par la miséricorde de Dieu. Chose étonnante à dire, on voit jusqu'aujourd'hui la trace de ces dix doigts enfoncés jusqu'au cœur de la colonne de marbre : saint Arculfe y a inséré ses propres dix doigts, et ils pénétraient pareillement jusqu'au fond. En outre, le sang du cheval de cet homme, dont la hanche, lorsqu'il tomba mort sur le pavé, s'était brisée en deux morceaux, ne put d'aucune manière être lavé et effacé, mais, jusqu'à notre temps, il reste indélébile sur le pavé de l'église.

b. Sur un vœu prononcé devant cette icône

Sur le même confesseur Georges, saint Arculfe nous raconta encore une autre histoire, qu'il avait apprise de façon certaine, dans la susdite ville de Constantinople, de narrateurs capables qui savaient bien la chose. Voici comment ils avaient coutume de s'expliquer sur ce saint confesseur.

Un laïque entra un jour à cheval dans la ville de Diospolis au temps où s'y rassemblaient de toute part des milliers de troupes pour une expédition qu'on devait faire. Il pénétra dans l'église où se trouve la colonne de marbre qui porte une représentation du saint confesseur Georges, et, comme si Georges était là présent, il se mit à lui dire : «A toi, Georges le confesseur, je me recommande, moi et mon cheval, pour que, par la vertu de tes prières, nous revenions tous deux sains et saufs en cette ville après l'expédition, préservés de tous les périls de la guerre, des maladies et des eaux. Si le Dieu miséricordieux t'accorde que nous revenions heureusement selon le souhait de notre humilité, je t'offrirai en cadeau, moi, pour te l'attribuer en présence de ton image, ce mien cheval que j'aime beaucoup.»

Une fois achevée cette prière, sorti de l'église, il se mêle à la masse de l'armée et, partageant la vie de ses camarades, part pour l'expédition. Après de nombreux et divers périls de guerre, au cours desquels périrent plusieurs milliers de pauvres soldats, ce laïque, toujours assis sur son cher cheval, préservé, par la grâce de Dieu, de tous accidents conformément à la susdite recommandation qu'il avait faite de lui-même au serviteur du Christ Georges, revint heureusement à Diospolis. Il entre joyeusement dans l'église où se trouvait l'image du saint confesseur, ayant sur lui de l'or pour prix de son cheval, et, s'adressant à saint Georges comme s'il était en sa présence, il lui dit : «Saint confesseur, je rends grâce au Dieu éternel qui, par la ferme prière de ta Sublimité, m'a ramené sain et sauf. C'est pourquoi je t'apporte vingt sous d'or comme prix de mon cheval, que je t'avais recommandé jadis et que tu m'as conservé jusqu'à ce jour.» Sur ces mots, plus attaché à son cheval qu'à l'or, il dépose aux pieds de l'image du saint confesseur le poids susdit d'or, fait une génuflexion, sort de l'église, remonte sur son cheval et l'excite à partir. Mais il ne put d'aucune manière se mouvoir. Ce que voyant, notre homme descend de cheval, et, rentré dans l'église, apporte dix autres sous d'or, disant : «Saint confesseur, tu m'as été sans doute un doux protecteur dans mes exploits équestres parmi les périls de l'expédition, mais pourtant, comme je vois, tu es dur et regardant sur le prix que tu exiges du cheval.» Sur ces mots, il ajoute dix sous d'or aux vingt, et dit au saint confesseur : «J'ajoute pour toi ces dix sous d'or, pour que tu t'apaises à mon égard et dénoues mon cheval, pour qu'il marche.» Ceci dit, il sort, remonte sur son cheval et l'excite à marcher. Mais il restait comme figé sur place et ne pouvait mouvoir un pied. Que dire de plus ? Quatre fois il descend et remonte, quatre fois rentre dans l'église apportant chaque fois dix sous d'or, puis retourne au cheval immobile, puis rentre à l'église, courant ainsi d'un côté et de l'autre, et nulle excitation ne put faire bouger de place son cheval jusqu'à ce que le nombre des sous d'or rassemblés fut arrivé à soixante. Alors, répétant le discours susdit sur la douce humanité du saint confesseur et sa protection durant l'expédition, mais aussi bien sur sa dureté de cœur ou même son âpreté au gain dans les échanges commerciaux, et répétant ces paroles, dit-on, à chacun de ses quatre retours dans l'église, la dernière fois il s'adresse à saint Georges en ces termes : «Saint confesseur, maintenant je connais bien certainement ta volonté. Tout ce poids d'or donc, à savoir soixante sous d'or, qui répond à ton désir, je te le donne en cadeau. Ce mien cheval aussi, que j'avais d'abord promis de te donner après l'expédition, maintenant je te le donne. Il est sans doute lié par des liens invisibles, mais bientôt, comme je le crois, il sera délié, étant donné l'honneur en lequel Dieu te tient.» Ce discours achevé, il sortit de l'église, et au même moment il trouve son cheval libre du nœud magique. Il le ramena avec lui à l'église et le donna en cadeau au saint confesseur en présence de son image. Puis il se retira en grande joie, magnifiant le Christ.

On voit par là manifestement que rien de ce qui a été consacré à Dieu, que ce soit un homme ou un animal, ne peut être d'aucune façon racheté ou échangé, comme il est écrit au Lévitique (Lév 27,20) : car si l'on a offert quelque chose à Dieu, et ce qu'on a offert et celui pour qui on l'a offert seront choses consacrées à Dieu, et on ne les rachète pas.